Coll. spéc.

M.[?] d'Arnaud

15 f.

éd. Or.

1 tirage

LES

AMANTS

MALHEUREUX,

OU LE COMTE

DE COMMINGE.



LES AMANS MALHEUREUX,

OU

LE COMTE *DE COMMINGE*,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Précédé d'un DISCOURS PRÉLIMINAIRE, ſuivi de la LETTRE & des MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE.

. . . . *Et qui pungit cor*
Profert ſenſum. Eccleſiaſtic. Cap. xxij. v. 24.



A LA HAYE,
Et ſe trouve A PARIS,
Chez L'ESCLAPART, Libraire au Quai de Gêvres.

M. DCC. LXV.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PARLER de ſoi ennuie, & ſouvent déplaît. S'entretenir ſur ſon Art avec le Public connoiſſeur, avec cette portion d'hommes, éclairée, qui ſeule aſſure le vrai ſuccès, & indique les moyens de l'obtenir, c'eſt converſer, s'inſtruire avec ſes Maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Sur le ſujet de la Piece.

Si la *Pitié* & la *Terreur* ſont les deux grands reſſorts que doive employer le Théatre, jamais *Fable* ne fut plus ſuſceptible de ces deux mouvements énergiques que le ſujet DU COMTE DE COMMINGE. On ne ſauroit lire ces Mémoires, très-médiocres d'ailleurs pour le ſtyle, ſans être attendri; on eſt ſur-tout déchiré au dernier tableau que cet ouvrage nous préſente, tant la beauté & la vérité de la Nature ſont au-deſſus des incorrections de l'art; c'eſt dans ce morceau que ſe trouve déployée, avec toute ſa richeſſe, cette noble & touchante *majeſté des douleurs* de Stace. On a donc cru oſer riſquer de mettre en vers cette action; on s'eſt contenté de l'annoncer ſous le titre modeſte de *Drame.* Avec cette ſorte de ménagement, on ſera ſûr de ne pas révolter les Partiſans ſuperſtitieux des Regles, qui ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'eſprit d'imitation, pleurent préciſément aux endroits qu'Ariſtote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéreſſer, de faire couler quel-

ques larmes, & enſuite on pourra perdre le temps à diſputer ſur le nom propre qui doit ſe donner à cet eſſai en vers.

Sur les Religieux de la Trappe.

Il y a des Héros de tout genre ; on ſait que c'eſt l'enthouſiaſme qui crée cette eſpece d'hommes ſupérieure à la nôtre ; lorſqu'à cet enthouſiaſme vient ſe joindre la Religion, l'image la plus majeſtueuſe, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre à voir jaillir de ce double foyer (que l'on me pardonne ces expreſſions) des Etres merveilleux. Faire mourir dans ſon cœur juſqu'au moindre germe des paſſions humaines ; ſe pénétrer, ſe remplir de l'idée à la fois conſolante & terrible d'une Divinité qui récompenſe & punit ; veiller en quelque ſorte ſur ſon cœur comme ſur le cœur de ſon plus cruel ennemi, & le combattre & le ſubjuguer avec une barbarie inconcevable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce reſſort ſi puiſſant de notre ame ; tirer ſa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entiérement de vue la terre & ſes révolutions, pour avoir les yeux ſans ceſſe levés vers le Ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment ſuſceptibles de connoiſſance ; ſe détruire enfin totalement, pour devenir un être d'une nouvelle nature, c'eſt-là le tableau impoſant que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privé même de l'éclat de la Religion, il n'y a point de regards que cette Image n'étonne, n'attache ; à Conſtantinople, à Nangaſacki, on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'eſt bien de ces Religieux que l'on peut dire à

La terre & ſes révolutions.) On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des Religieux de la Trappe qui ont ignoré long-temps cette nouvelle dont l'Europe étoit remplie.

la lettre : *cinerem tanquam panem manducabam, & potum meum cum fletu miſcebam.* Qu'on ſe ſouvienne que le ſilence le plus rigide eſt la baſe de leurs Statuts, que le R. P. Abbé accorde ſeul la permiſſion de parler, que leur noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils ſe proſternent devant les Etrangers & le P. Abbé, qu'ils s'appellent Freres, n'y ayant que ce dernier ſeul qui ait le nom de Pere. Toutes ces circonſtances ne doivent pas être indifférentes aux perſonnes qui voudront goûter quelque plaiſir à la lecture de ce Drame. J'oubliois de dire que ces Religieux, avant que d'expirer, ſont couchés ſur un lit de cendre & de paille ; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort : je doute que la Philoſophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir ; il n'y a que la Religion qui puiſſe tenter ces efforts ſi pénibles, ſi révoltants pour la Nature humaine, qui ſoit capable de verſer des conſolations dans ces cœurs deſſéchés de pénitence, & c'eſt aſſurément ce que ne feroit pas la Philoſophie.

Le *Sombre*, partie Dramatique.

C'eſt dans un fonds ſi riche & ſi neuf que j'ai puiſé mon *Coſtume.* J'ai cherché à répandre dans ma Piece ce *ſombre*, qui eſt peut-être la premiere magie du pittoreſque, partie dramatique, que les anciens ont ſi bien connue, que la plupart de nos Gens de Lettres ont ignorée, ou négligée, dont le ſeul *Crébillon* nous a offert quelques traits, & après lui M. de *Voltaire* dans ſes dernieres Tragédies. Qu'il me ſoit permis de m'arrêter un peu ſur cette partie intéreſſante pour les Peintres, les Poëtes. Jettons les yeux ſur les grands Maîtres dans ces Arts ; nous voyons Raphaël, Michel-Ange atteindre, par cette route, au ſublime de la Peinture. Qu'on liſe l'*Enfer* du *Dante*, le *Paradis perdu* de *Milton*, les *Nuits* du *Docteur Young*, & l'on

ſentira combien cette branche du pathétique a d'empire ſur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin ſomptueux, d'un Palais moderne, que d'une perſpective ſauvage, d'une forêt ſilencieuſe, d'un batiment ſur lequel les années ſemblent accumulées ? Je voudrois bien que nos Métaphyſiciens ſe donnaſſent la peine d'éclairer la raiſon de ce ſentiment qui nous maîtriſe, nous emporte, nous ramene à ces débris de monuments antiques, de tombeaux. C'eſt cette partie du Théatre que j'ai entrevue, & qui, dans les mains d'un homme de génie, conduiroit aux plus grands effets, & produiroit une ſource (que l'on me paſſe le terme) d'horreurs délicieuſes pour l'ame ; on ſeroit tenté de croire que nous ſommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce reſſort dramatique, il nous fait replier ſur nous-mêmes, rend pour ainſi dire, plus délicates les fibres de la ſenſibilité : entretient dans le cœur cette humanité qui n'eſt autre choſe que l'amour de ſoi-même dans les autres : eh ! quel ſentiment eſt plus propre à nous faire réfléchir que ce *ſombre* qui fait mourir autour de nous toutes les illuſions de la diſſipation, & du manque de raiſonnement ?

Simplicité d'action. J'ai cherché à ſimplifier les moyens de l'action, qui ſont multipliés dans le Roman, perſuadé que c'eſt de cette noble ſimplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Que l'on me pardonne ſi je cite encore les anciens. Rien de plus ſimple que les Grecs, parmi nous Corneille en général, & Racine toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon ſiecle ; mais oſerois-je le dire ? Aujourd'hui on ne veut plus abſolument que des ſcenes marquées à la craie, s'il eſt permis de parler ainſi : tout eſt eſquiſſé, rien d'approfondi, de développé ; plus de caracteres expoſés dans

toute leur force, plus de traits prononcés, une maniere efféminée, énervée : voilà ce que nous présentent la plupart de nos pieces modernes. Delà l'impossibilité de poursuivre cette route dramatique que *Quinault* a parcourue avec tant de succès. Pourvu qu'on fasse passer rapidement devant les yeux une multitude d'événements incroyables ; que l'on entasse coups de Théatre sur coups de Théatre, tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagants les uns que les autres, l'Auteur croit avoir saisi le secret de l'Art, & une infinité de spectateurs crie au miracle ; mais veut-on soumettre ces succès à l'épreuve de l'expérience ; ces mêmes spectateurs ne sont pas arrivés chez eux que toute cette illusion théatrale est détruite : au lieu qu'ils emportent & gardent dans le silence du cabinet les profondes impressions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos Maîtres ; Polyeucte, Phedre, Zaïre se gravent dans notre ame ; & c'est alors que le Théatre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la chaleur du sentiment, feu sacré qu'on ne sçauroit trop conserver & animer.

Ces réflexions semées au hasard me conduisent assez naturellement à faire part au Public de quelques détails relatifs à cet Ouvrage ; on s'excite & se perfectionne, en faisant entrer les autres dans le méchanisme des ressorts que l'on a mis en œuvre.

Sur la Piece.

J'ai regardé ce silence rigoureux de la Trappe, comme la principale force motrice de l'intérêt qui animeroit le fonds de ce Drame. Un de mes premiers Personnages, contraint de se taire pendant deux Actes, & déchiré d'une grande passion, forme ce me semble, un tableau qui irrite la curiosité. On n'auroit donc pu étendre ce sentiment plus loin que deux Actes, parce qu'alors cette curiosité auroit été fatiguée ; c'est ce qui m'a obligé à ne donner que

trois Actes à cette Tragédie ; j'ai risqué le mot, car je ne crois pas (je parle du Sujet) que l'on en puisse imaginer une plus touchante : l'honneur en doit rejaillir tout entier sur l'Auteur des Mémoires. On verra encore pour quelle raison, allant contre toutes les régles, j'ai tant étendu la derniere scene du dernier Acte ; j'imagine que les cœurs sensibles me la pardonneront, & même que les esprits qui se piquent d'impartialité l'approuveront. D'ailleurs j'ai très-peu de mérite d'avoir hasardé cette scene ; elle est empruntée des Mémoires ; je n'ai fait que l'écrire. J'ai cru devoir sortir de cette servitude d'imitation dans le rôle du Comte de Comminge. On nous le fait voir venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la Religion, rempli de sa seule douleur ; j'ai pensé qu'en lui donnant de la piété, je varierois ce caractere, je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus déchiré par ces orages de passion qui au Théatre produisent presque toujours des effets sûrs de plaire. Zaïre intéresseroit beaucoup moins si, après l'entrevue de Lusignan, elle cédoit tout de suite, sans combats, à la Religion de ses Peres ; d'ailleurs Comminge peu dévot, comme il l'est dans le Roman, ressembleroit à sa Maîtresse ; c'est à ce dernier personnage que j'ai attaché toute la fureur de l'amour. Ce n'est qu'au moment de sa mort qu'il reconnoît ses erreurs, & ce passage subit de sa passion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit selon moi flatter & remuer le spectateur. Je croirois même qu'il est dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme ; l'antiquité nous en a laissé une image terrible. Médée tue ses enfants, parce que Jason, qu'elle aime éperdument, la trahit & en épouse une autre ; & nous ne voyons pas que la scene

grecque nous préſente des Peres meurtriers de leurs enfans. J'ai plaiſir à expoſer dans le P. Abbé toute la dignité, la pitié, la tendreſſe de la Religion que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances; on ne me ſera point un crime d'avoir franciſé les noms Eſpagnols qui ſont dans le Roman.

C'eſt en avoir dit aſſez, je crois, ſur cet Ouvrage; s'il ne réuſſit point, je l'avoue, ce ſera ma faute, car je ne penſe pas qu'il puiſſe y avoir de ſujet plus intéreſſant, plus dramatique. J'apprends que l'Auteur eſtimable de la Lettre de Barnewell ſe prépare à publier une Epître de ce genre ſur le Comte de Comminge; je ſerai le premier à l'applaudir, très-aſſuré qu'il lui aura prêté des embelliſſements; & j'aime aſſez mon Art pour ſacrifier ma vanité au plaiſir de le voir ſe perfectionner dans des mains plus heureuſes.



AVIS DU LIBRAIRE.

NOus avons cru faire plaisir au Public en mettant à la suite de cette Piece *la Lettre*, *& les Mémoires du Comte de Comminge*. Le Lecteur par ce moyen aura à la fois sous les yeux le Drame & le Roman, & pourra être instruit exactement du sujet.

LES
AMANTS MALHEUREUX,
OU LE COMTE
DE COMMINGE.

DRAME.

ACTEURS.

LE COMTE DE COMMINGE, *Religieux de la Trappe, sous le nom du* FRERE ARSENE.

LE FRERE EUTHIME.

LE CHEVALIER D'ORVIGNI.

LE P. ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La Scene est dans l'Abbaye de la Trappe.



LES

AMANTS MALHEUREUX,

OU

LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

ACTE PREMIER.

La Toile ſe leve, & laiſſe voir un ſouterrein vaſte & profond, qui eſt ſuppoſé être le lieu conſacré aux ſépultures des Religieux de la Trappe; deux aîles du Cloître, fort longues & à perte de vue, viennent aboutir à ce ſouterrein. On y deſcend par deux eſcaliers composés de pierres groſſié-

rement taillées & d'une vingtaine de degrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond du caveau s'éleve une grande croix telle qu'on en voit dans nos cimetieres, au bas de laquelle est adossé un sépulcre peu élevé, & formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix. C'est le tombeau du célebre Abbé de Rancé, Fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche est une fosse qui paroît nouvellement creusée, sur les bords de laquelle sont une pioche, une pelle, &c. Au-devant de la Scene, dans un des côtés, à main droite, est une autre fosse. Sur les deux aîles de ce souterrein se distinguent, de distance en distance, & à peu de hauteur de terre, une infinité de petites croix, qui désignent les sépultures des Religieux. On apperçoit au haut d'un des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix, sur les têtes de morts, se lit cette inscription latine: Cogitavi vanitatem sæculorum, & dies æternos in mentem habui. *Au fond du caveau, au-dessus de la même croix, est cette autre inscription:*

C'est ici que la Mort & que la vérité
Elevent leur Flambeau terrible,
C'est de cette demeure, au monde inaccessible,
Que l'on passe à l'Eternité.

On peut lire encore des deux côtés du souterrein,

ces

ces deux nouvelles inſcriptions, à droite & à gauche :

Qu'après de vaines connoiſſances,
Les Eſclaves du Siecle empreſſés de courir,
Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences ;
Ici l'on apprend à mourir.

Homme aveugle, dont l'ame, au menſonge aſſervie,
Des ſouvenirs du Monde eſt encor pourſuivie,
Que l'aſpect de ces Lieux diſſipe ton Sommeil ;
C'eſt où finit le Songe de la Vie,
Où de la Mort commence le Réveil.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE *ſeul, ſous le nom du* FRERE ARSENE, *nom qu'il garde pendant toute la piece, eſt proſterné aux pieds de la Croix, & panché ſur le tombeau de Rancé. Il ſe releve, tourne ſes regards vers le Ciel, & après les avoir jettés de côté & d'autre, il dit :*



Dans cet Aſyle ſombre, à la mort conſacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Juſqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne !
Comminge exiſte encor, & brûle au cœur d'Arſene !

L'homme plus que jamais s'éleve & me combat;
Plus que jamais ſon joug me fatigue & m'abat....
Maître des paſſions ! Toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon ſein étouffer cette flamme,
Repouſſer, effacer des traits perſécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs,
Reviennent à mes yeux ſe remontrer ſans ceſſe ?...
Dans ce lieu de terreur je parle de tendreſſe !
D'une ſainte frayeur mon ſang n'eſt point glacé
A l'aſpect de la tombe où repoſe Rancé :
Rancé.... qui, comme moi, ... Que dis-tu, téméraire ?
Termine comme lui ta vie & ta miſere ;
Laiſſe-là ſes erreurs, oſe avoir ſa vertu,
Oſe imiter Rancé ; mais quand il a vaincu....
L'imiter.... eh ! le puis-je ? un auſtere cilice,
Les larmes, la priere, un éternel ſupplice,
Rien ne ſauroit détruire un ſouvenir vainqueur;
A Dieu même il diſpute, il enleve mon cœur....
Au milieu de ces morts, ſur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu ! pourras-tu bien m'entendre ?
Quel nom va prononcer une mourante voix ?
Adélaïde, ô ciel !.... eſt tout ce que je vois.
Ah ! j'offenſe encor plus ta Majeſté ſuprême ;
Dieu vengeur, tonne, frappe,... elle eſt tout ce que j'aime.

(*Après une longue pauſe.*)

Et je puis avouer cette infidélité,
Sans que le repentir briſe un cœur révolté !....

Je révele à ces murs une ardeur si funeste,
Sans exhaler ici le soupir qui me reste ! . . . .
Eh ! comment le remord suivroit-il cet aveu ?
Je chéris mon forfait, j'alimente mon feu ;
Il vit de mes soupirs, il brûle de mes larmes . . . .
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes :
Et j'ai causé ses maux ! J'ai fait couler ses pleurs !
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs !
Et je dois . . . . l'oublier ! repousser son image :
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage :
Et cet amour... m'enflamme encor plus que jamais.
Ah ! malheureux Comminge ! après tant de forfaits,
Tu n'as plus.... qu'à mourir. De tes pleurs arrosée ;
Ouverte sous tes pas, & par tes mains creusée,
Ta fosse.... te demande.... (*Il y fixe les yeux.*) Accoutume tes yeux,
Accoutume ton ame à ce spectacle affreux.
La voilà.... qui t'attend ; hâte-toi d'y descendre ;
Cours y cacher un cœur trop sensible & trop tendre . . . .
Tous les morts rassemblés dans ces funebres lieux,
Se levent de la terre & m'appellent près d'eux.
Je vous suis.... Je l'éprouve, un Dieu juste se venge.
Quels coups ! quel châtiment !

Il se rejette aux pieds de la Croix, & retombe dans l'accablement.

Et par tes mains creusées.] On a transporté aux Religieux de la Trappe un usage qu'on dit être chez les Camaldules ; ils creusent tous les jours leur fosse.

SCENE II.

LE P. ABBÉ, COMMINGE.

LE P. ABBÉ, *descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge toujours aux pieds de la Croix & dans la même situation.*

FRERE Arsene?

COMMINGE *se relevant.*

Qu'entends-je?

Il apperçoit l'Abbé & va, selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.

Mon pere.

LE P. ABBÉ.

Levez-vous. (*Il l'amene au devant du Théatre.*)

Je viens ouvrir mon cœur
A ces larmes qu'en vain cache votre douleur.
De ces ennuis qu'enferme un obstiné silence,
Peut-être avec raison notre Regle s'offense.
Je pourrois reclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix;
Mais j'écarte le Chef & sa rigueur sévere;
Vous ne voyez ici que l'ami, que le pere,
Que l'homme.... qui saura sur vos maux s'attendrir,

(Il fait encore quelques pas.)

Et sensible, avec vous & pleurer & gémir.
Non, la Religion n'est point impitoyable;
C'est l'erreur qui la peint farouche, haïssable,
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle est prête à verser ses secours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, séjour d'injustice & de crime,
Où sans cesse combat un Génie inhumain,
Dans ce sentier de pleurs, c'est la premiere main
Qui soutienne nos pas, & qui seche nos larmes.
O mon fils! dans mon sein déposez vos alarmes.
Cinq ans sont écoulés depuis que vos destins,
Ou plutôt un Dieu même... Il traçoit les chemins,
Vous offrit comme un port cette enceinte sacrée
Que le Ciel semble avoir du monde séparée;
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus;
Vous n'en jouissez point! vos chagrins vous trahissent,
Vous soupirez...vos yeux de larmes se remplissent!
Laissez-les donc couler dans mon cœur paternel;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.
Adoucissant pour vous des réglements austeres,
Je vous compte parmi nos pieux Solitaires,
Lorsqu'à peine je sais votre rang, votre nom.
Est-il quelques secrets pour la religion?

Que le Ciel semble avoir.] Le séjour de la Trappe est situé dans un grand Vallon; la Forêt & les Collines qui l'environnent sont disposées de telle sorte qu'elles semblent vouloir cacher cette Abbaye au reste de la terre.

Je vous l'ai déjà dit : la Piété sincere
A tous les malheureux ouvre le sanctuaire ;
L'Humanité s'assied aux marches de l'Autel.

COMMINGE.

Ah ! mon pere.... j'y traîne un supplice éternel.

LE P. ABBÉ.

Quelque crime éclatant souilleroit votre vie ?
Aux yeux d'un Dieu sauveur votre remord l'expie ;
Pour éteindre sa foudre une larme suffit.
S'il est des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix sa justice abandonne ;
Mon frere, il n'en est point que le Ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la bassesse, ou l'horreur avec eux ;
De semblables excès mon ame est incapable.
Je n'ai fait qu'une faute... elle est irréparable.
A de cheres erreurs je me suis trop livré ;
D'un perfide poison je me suis enivré ;
Enfin ; quel mot m'échape ! .... & que vais-je vous dire !
Dans quel lieu....De l'amour j'ai senti tout l'empire ;
Et je le sens encore.... il me brûle .... à l'instant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémissant......
Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles.
Oui, je vais vous montrer mes blessures cruelles.
Vous lirez dans ce cœur.... puissiez-vous le guérir,
Ou du moins le calmer.... & m'aider à mourir.

LE P. ABBÉ *l'embraſſant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embraſſe ;
Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace
De Dieu ; laiſſeroit-il ſon ouvrage imparfait ?
Sa main de votre cœur arrachera ce trait.
Vos larmes éteindront cette funeſte flamme.

COMMINGE *avec attendriſſement.*

C'eſt donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame !
Dans ces murs pleins de vous, pleins de la vérité,
S'il eſt encor permis à mon humilité
De ſe repréſenter le monde & ſes chimeres ;
Son fugitif éclat, ſes grandeurs menſongeres,
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau,
Sachez que ſon preſtige entoura mon berceau.
La Maiſon de Comminge où j'ai puiſé la vie
Arrête au trône ſeul ſa tige énorgueillie.
Des ſonges de la terre avidement épris,
Mes aïeux de nos Rois furent les favoris ;
Prodiguerent leur ſang pour cette fauſſe gloire
Qui ſuit l'horreur des camps, l'homicide victoire ;
Mériterent des Cours ces dons empoiſonneurs
Que dans le ſiecle aveugle on nomme les honneurs.
Mon pere, le ſoutien, l'amour de ſa famille,
De ſon frere avec moi voyoit croître la fille ;
Un ſentiment ſecret ſe mêla dans nos jeux ;
Adélaïde enfin ... eut bientôt tous mes vœux ;
Sa main avec ſon cœur m'alloit être donnée ;
Tout ſerroit les liens d'un heureux hyménée ;
L'Autel nous attendoit .... ou plutôt le tombeau.
Sur nos parents la haine agite ſon flambeau ;

L'intérêt, que l'Enfer forma dans sa vengeance;
De deux freres détruit & rompt l'intelligence.
Le sang oppose en vain la force de ses nœuds.
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux;
Nous immolant, hélas! à leur courroux barbare;
La main qui nous joignit, cette main nous sépare.
Vainement nous tombons, nous pleurons à leurs pieds;
Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.
Mourant entre les bras de ma mere éperdue,
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hasard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits assurés;
De mon pere servoient la fortune, & la haine,
De son frere entraînoient la ruine certaine.
Je ne balance point. La générosité,
Que dis-je? l'amour parle; il est seul écouté.
Ces titres odieux que ma tendresse adhorre;
Je les anéantis; la flamme les dévore.
Mon pere en est instruit, le fils est oublié:
A ses ressentiments je suis sacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante;
Malgré le désespoir de ma mere expirante,
Je me vois, sans pitié, conduit dans une tour
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet dispose de ma vie;
Qu'infidele & parjure, un autre hymen me lie;
J'étois libre à ce prix. Je n'eus point à choisir.
Mon pere inexorable acheva de s'aigrir;
Il épuise sur moi les traits de sa colere,
Rend ma prison plus dure, empêche qu'une mere;

La mere la plus chere, & mon unique appui,
Vienne embrasser son fils, & pleurer avec lui.
Mes maux d'Adélaïde affermissoient l'empire.
De ce séjour cruel enfin on me retire;
Je vole dans les bras d'une mere ... ses pleurs....
M'annoncent d'autres coups, & de nouveaux malheurs.
Vit-elle, m'écriai-je? ... & puis-je me promettre...
Ma mere en frémissant me remet une lettre....
Ah! mon pere, quels traits! malgré la voix d'un Dieu
Qui veut que mes efforts fassent mourir ce feu,
Cette lettre, à la fois & terrible, & touchante...
A mes yeux... à mon ame... elle est toujours présente.
Je lis... » Quand cet écrit tombera dans vos mains,
» Il ne sera plus temps de changer nos destins.
» *D'indissolubles* nœuds me tiendront asservie....
» La liberté, par d'indignes moyens,
» A jamais vous étoit ravie;
» Il falloit rompre vos liens;
» Il s'agissoit de vous, de votre vie,
» C'est vous nommer des jours bien plus chers que » les miens.
» J'ai donc brisé mon cœur, & j'ai trouvé des » charmes
» A m'imposer un joug.... le plus affreux de tous....
» Dont mon amant ne pût être jaloux.
» J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes;
» Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous,
» Car le trépas finiroit mes alarmes.
» Le Comte d'Ermansay .... cher Comminge.... » quels coups!

» Je vous trace ces mots dans des torrents de larmes,
» Dès demain.... devient mon époux....
» Ajouterai-je, hélas! que dans les bras d'un autre..
» Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir.....
» Ne me revoir jamais.... m'oublier.... est le vôtre;
» Et le mien.... sera de mourir.

LE P. ABBÉ.

Quelle chaîne de maux! que la vie a d'orages!
Que ce monde est semé d'écueils & de naufrages!
Suprême Providence, ô Dieu! par quels chemins
Amenez-vous au port les malheureux humains?

COMMINGE.

Ce Dieu me préparoit de nouvelles disgraces.
Les plus sombres fureurs s'attachent à mes traces;
A l'amour, à la rage, au désespoir livré,
De tous les feux d'enfer embrasé, dévoré,
Plein du Démon cruel qui me pousse & me guide;
J'accours, j'arrive aux bords qu'habite Adélaïde;
Je la vois, à ses pieds je me jette, & soudain,
Lui présentant mon fer » plongez-le dans mon sein,
» Cruelle, c'est à vous de m'arracher la vie.... »
D'Ermansay vient, sur moi s'élance avec furie;
Un semblable transport tous deux nous animoit:
Une homicide soif tous deux nous enflammoit.
Son épouse s'écrie, & vole entre nos armes;
Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes;
Nous nous portons des coups, il fait couler mon sang:

Je m'irrite, le presse & lui perce le flanc.
Il tombe.... Adélaïde.... » Eh ! c'est-là ton ouvrage !
» Me dit-elle ? Va, fuis .. » des sens je perds l'usage.
On m'arrête sanglant, mourant, inanimé ;
Dans un cachot obscur je me trouve enfermé.
J'attendois que la mort achevât mon supplice :
Je présentois ma tête au fer de la Justice.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours,
On ouvre ma prison : » Accepte mon secours,
» Viens, suis mes pas, me dit une voix inconnue ;
» Sors : c'est par ton rival que ta chaîne est
» rompue. »
Un rival ! .... Il a fui déjà loin de mes yeux.
Il manquoit le soupçon à mes maux odieux.
J'emporte dans mon sein cette noire furie,
Le premier des tourments, l'affreuse jalousie.

LE P. ABBÉ.

Par quels assauts divers l'homme est-il combattu !

COMMINGE.

J'apprends qu'à la lumiere un barbare est rendu,
Qu'à des pleurs éternels sa femme est condamnée ;
Aux marches du tombeau c'est moi qui l'ai traînée...
Privé d'un bien si cher, égaré, furieux,
Ne connoissant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triste douceur, dans le silence & l'ombre,
De porter, de nourrir la douleur la plus sombre :
Je renonce à l'espoir des richesses, des rangs ;
Je quitte mes amis, je quitte mes parents.
J'abandonne...une mere...inconnu, loin du monde,
Je cours ensevelir ma tristesse profonde.

Il n'étoit point pour moi d'antre assez ténébreux,
Assez conforme au sort d'un mortel malheureux,
Où je pusse, à mon gré, farouche solitaire,
M'occuper, me remplir d'une image trop chere.
Je me rappelle enfin .... par le Ciel inspiré,
Qu'il est dans l'univers un séjour révéré,
Qu'habitent la terreur, la sombre pénitence,
Où dans l'austérité, le jeûne & le silence,
Sans cesse environné des horreurs du tombeau;
Chaque jour de la mort ramene le tableau.
C'étoit-là mon asyle.... Aussi-tôt je m'écrie:
(Mes pleurs ont expié ce sentiment impie.)
Oui, voilà le sépulcre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal souvenir;
Ma chere Adélaïde y recevra sans cesse
Mon hommage secret, le vœu de ma tendresse:
Elle y sera le Dieu dans mon cœur adoré.....
J'étois à cet excès par le crime égaré.

Je viens donc en ces lieux. Cette ardeur.... immortelle
Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zele.
Je m'enchaîne à vos loix. J'appelle à mon secours
Cette fausse raison, fantôme de nos jours,
Cette philosophie impuissante & stérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un remede inutile.
J'éprouve sa foiblesse; & ses sophismes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins....
Vers la Religion mes tristes yeux se levent,
Et ses rayons sereins dans mon ame s'élevent;
Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport:
Elle fait dans mon cœur descendre le remord,

L'amour d'un Dieu clément, la crainte ſalutaire.
Elle m'a pénétré du repentir ſincere ....
Mais, mon Pere, ce cœur n'eſt point encor ſoumis;
J'y ſens ſe relever de puiſſants ennemis;
J'y ſens reſſuſciter une flamme coupable:
Cet objet ſéducteur, ce tyran indomptable,
Me combat, me pourſuit, s'attache à tous mes pas,
Juſques ſur cette foſſe où j'attends le trépas.
Ses traits, ſes traits toujours armés de nouveaux charmes,
Emportent mes ſoupirs, ſe gravent dans mes larmes .....
Je panche vers la terre..... O mon conſolateur!
Daignez donc me prêter votre bras protecteur,
Daignez me ſecourir....

LE P. ABBÉ.

Ce n'eſt point moi, mon Frere;
C'eſt Dieu qui domptera ce jaloux adverſaire.
Il ne ſouffrira pas que, par lui défendu,
Sous le joug de la chair vous ſoyez abattu;
Dans vos ſens déſolés il verſera le calme.
C'eſt après des combats que l'on cueille la palme;
Elle attend vos efforts. Priez, preſſez, pleurez;
Obſtinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs & de votre foibleſſe,
Vous rend encor plus cher, mon Frere, à ma tendreſſe.
Vous n'êtes pas le ſeul qui gémiſſiez ici.
Dans l'ombre, dans la mort toujours enſéveli,

Le Frere Euthime, hélas ! offre le même trouble ;
Cette nuit de tristesse & s'accroît & redouble.
Aux pieds des saints Autels on l'entend soupirer ;
Le temps de son épreuve étoit prêt d'expirer,
Nos mains lui préparoient notre chaîne sacrée ;
Il meurt, & de ses maux la cause est ignorée .....
Souvent il suit vos pas....

COMMINGE.

En ce lieu plein d'effroi ;
Je le vois s'attendrir .... il gémit près de moi .....
D'un grand chagrin son ame est sans doute frappée ....
Ma fosse est quelquefois de ses larmes trempée ....
Un mouvement secret me presse de savoir
D'où naissent ses ennuis, ce sombre désespoir ? ...
Que d'un vif intérêt je ressens la puissance !
Mais .... soumis à la loi, je m'enchaîne au silence.

LE P. ABBÉ.

Il la faut respecter ..... cependant en ces lieux ;
Un Etranger .... peut-être amené par les cieux,
Dieu nous cache son bras.... avec ardeur demande
Qu'un de nous en secret & le voie & l'entende.

Le temps de son épreuve] Le Noviciat.

Notre chaîne sacrée] La Profession où l'on fait des vœux qui engagent.

Je m'enchaîne au silence.] Qu'on n'oublie pas que le silence est le premier des Statuts de la Trappe.

Vous pouvez lui parler. Je vais à nos Autels
Offrir pour vous mes vœux & mes pleurs paternels.

Comminge se prosterne.

SCENE III.

COMMINGE *seul.*

UN Etranger ! .... le voir ! ..... quelle vue
importune !
Hélas ! si comme moi courbé sous l'infortune ;
Ce Mortel ..... En est - il dans ce triste univers
Qui ne se plaigne point, & qui n'ait ses revers ?
Si cet Humain, du sort victime gémissante,
A besoin qu'une main tendre & compatissante
Répande dans son sein ces touchantes douceurs
Dont la pitié soulage & charme les malheurs ... !

Vous pouvez lui parler.] Il n'y a que le P. Abbé qui puisse donner cette permission.



SCENE IV.

COMMINGE, LE CHEVALIER, D'ORVIGNI.

Pendant que Comminge récite ces derniers vers, il sort de l'aîle droite du Cloître un étranger conduit par un Religieux qui, selon l'usage de la Trappe, lui fait des signes pour lui montrer Comminge ; ce Religieux le laisse au haut de l'escalier, après s'être prosterné devant lui.

COMMINGE *ne voit pas d'Orvigni qui descend, qui porte ses regards partout, s'arrête de temps en temps sur les degrés, & paroît saisi d'une espece de terreur.*

De semblables secours dépendent-ils d'Arsene?
Et..... pourrai-je adoucir ses ennuis & sa peine ?
Est-ce à moi d'appuyer, de consoler autrui,
Quand sous l'accablement je succombe aujourd'hui ?

D'ORVIGNI, *toujours sur les degrés, & s'arrêtant par intervalle, en considérant ce souterrein.*

Pour les profanes yeux, Ciel ! quel tableau terrible !
L'homme ici se détruit..... & tente l'impossible.....
Quel

Quels objets! ...... (*Il lit tout haut les derniers mots d'une des inſcriptions :*) » QUE LA
» MORT ET QUE LA VÉRITÉ .... »
Effrayante leçon ! ..... dans ce lieu redouté,
Impérieux effet d'un miracle ſuprême !
La Nature s'éleve au-deſſus d'elle-même.

(*Il deſcend à ce dernier vers, s'avance ſur le Théatre, Comminge l'appercevant, court pour ſe proſterner devant lui; d'Orvigni l'en empêche avec vivacité, & lui-même s'incline.*)

Que faites-vous, mon Pere? Arrêtez : c'eſt à nous
De nous humilier, de tomber devant vous .....
Quel nouvel héroïſme ! ô ſublimes ſpectacles !
Non.. l'humaine vertu ne fait point ces miracles.

(*Il avance ſur le Théatre.*)

Depuis près de deux ans, dans un château voiſin
Renfermant mes regrets, un malheureux deſtin;
Là, j'eſpérois du temps & de la ſolitude
Qu'ils pourroient adoucir ma triſte inquiétude,
D'un trop fatal penchant qu'ils me rendroient vainqueur,
Que ma foible raiſon aſſerviroit mon cœur;

Que faites-vous, mon Pere?] Il n'y a que le P. Abbé que les Religeux appellent Pere. Ils ſe nomment tous Freres; mais la bienſéance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de Peres.

Je me flattois en vain. J'apportai de la Ville
Le trait qui me poursuit jusques dans cet asyle ;
La retraite ne sert qu'à le plus enfoncer,
Et toujours plus cruel, il revient me percer.
Je viens donc parmi vous, parmi des ames pures,
Chercher quelque remede à mes vives blessures,
Et contre les progrès d'un dangereux poison,
Implorer le secours de la Religion.

COMMINGE, *à ces derniers vers, ayant observé d'Orvigni avec une attention qui croît toujours, dit à part :*

C'est lui.... c'est d'Orvigni.... de cet époux perfide
Le frere vertueux....... (*S'adressant à lui avec transport.*) Que fait Adélaïde ?.....
Vit-elle ?..... Songe-t-elle ?.... Où m'égarai-je ?.... Cieux !.....

D'ORVIGNI, *à son tour examinant Comminge, dit vivement :*

Vous connoissez..... Ses traits..... Le Comte !...

COMMINGE.

Dans ces lieux
On dépouille l'orgueil de la foiblesse humaine ;
Ces noms..... vous ne voyez que l'humble Frere Arsene,
Le dernier des Mortels..... & le plus malheureux.

D'ORVIGNI, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point.... j'en dois croire mes yeux.....
J'ai peine à revenir de ma ſurpriſe extrême.....
Ici ! .... ſous cet habit !.... lui !.... Comminge !....

COMMINGE.

Lui-même ;
Lui qui, pour triompher d'un invincible amour,
Venant vivre & mourir dans cet obſcur ſéjour,
Eût voulu ſe cacher à la Nature entiere ;
Lui qui, dans les remords, les larmes, la priere,
Brûle.... plus que jamais de ce coupable feu ;
Lui qui, dans cet inſtant, parjure envers ſon Dieu.....
Hâtez-vous, s'il ſe peut, d'ajouter à mes crimes ;
Réveillez, attiſez des feux illégitimes.....
D'Adélaïde enfin oſez m'entretenir.....
Ah ! plutôt..... de mon cœur cherchez à la bannir.....
Non.... ne m'en parlez point.... je ne veux rien entendre.....
Dites-moi..... ſeulement..... vous ne pourriez m'apprendre
Si ſes jours moins troublés coulent dans le bonheur.....
Sans doute....... elle jouit de ſon pouvoir vainqueur.
Tant d'attraits réunis..... qu'elle a l'art de ſéduire !.....

D'ORVIGNI, *vivement.*

Eh ! qui de sa beauté n'éprouveroit l'empire ?...
Mais daignez m'informer par quel événement....

COMMINGE, *rapidement.*

Un autre a su lui plaire ?.... (*A part*) O douleur ! ô tourment !

D'ORVIGNI.

Un autre..... en est épris.

COMMINGE, *à part.*

Je me soutiens à peine.
Poursuis, ô Dieu vengeur ; j'ai mérité ta haine :
Frappe...... Qu'un coup de foudre acheve mon destin.

D'ORVIGNI.

Oui, Comminge, un rival....

COMMINGE, *avec fureur.*

Et c'est-là cette main
Dont le secours barbare empoisonnant ma vie,
M'a laissé les tourments dont elle est poursuivie !
Oui, ce rival cruel.... ne m'a tiré des fers
Que pour fixer en moi tous les feux des enfers.

D'ORVIGNI.

Comminge..... ce rival.... vous allez le connoître;
Vous lui rendrez justice, & le plaindrez peut-être:
Ecoutez-moi. Mon frere au comble de ses voeux,
Peu fait pour posséder un bien si précieux,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde:
Je la vois; sa beauté sans orgueil & timide,
Sa tristesse touchante, & sa douce langueur,
Tout présente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée,
A recevoir ses traits étoit trop préparée;
Je n'osois m'avouer mes sentiments nouveaux:
Je goûtois du plaisir à parler de mes maux.
Adélaïde apprend & plaint ma destinée.
J'avois vu s'allumer les flambeaux d'Hyménée;
Les barbares auteurs de l'objet de mes feux
L'avoient, sourds à ses cris, enchaîné d'autres noeuds.
» A d'autres nœuds soumise! elle est donc bien à » plaindre,
» S'écrie Adélaïde! eh! qu'il est dur de feindre,
» De cacher ses combats, son infidélité!
» Quel horrible tourment que la nécessité,
» Dans les bras d'un époux qu'on offense peut-être,
» D'aller porter un cœur dont un autre est le » maître!.... »
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit en vain,
Pour l'embellir encor s'écoulent dans son sein.
Enfin..... je m'apperçois qu'une flamme adultere
Me brûle..... que j'aimois la femme de mon frere.
Vainement le devoir par la voix des remords

Tâchoit de ſubjuguer d'inceſtueux tranſports.
Au Château d'Ermanſay la fureur vous amene ;
Mon frere qu'animoit une jalouſe haine,
Veut vous donner la mort, tombe bleſſé par vous :
On vous m.t dans les fers. Victime d'un époux,
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ſes charmes,
Vole à moi.... » C'eſt à vous que j'oſe avoir recours;
» Du malheureux Comminge allez ſauver les jours.
» Je vous eſtime aſſez pour vous montrer mon ame:
» Sachez qu'en ce moment.... c'eſt l'amour qui
» l'enflamme.
» Je ne vous cache point mon crime, mes mal-
» heurs,
Pourſuit-elle, au milieu des ſanglots & des pleurs ;
» Mais ma funeſte erreur ne m'a point aveuglée,
» Et c'eſt à la vertu que je l'ai révélée.....
» Qu'il ſoit libre, m'oublie.... & me laiſſe gémir.
» Mon devoir vous répond...... que je ſaurai
» mourir. »
Auſſi-tôt j'interromps ... » Vous ſerez obéie,
» Madame..... d'un rival je cours ſauver la vie. »
Faiſant taire des ſens la lâche trahiſon,
De l'homme en moi vainqueur, j'ouvre votre priſon,
Vous en ſortez, conduit par d'Orvigni lui-même.
Ah ! quel plaiſir je goûte à cet effort ſuprême !
Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs !
Je reviens. » J'ai fermé la ſource de vos pleurs,
» Madame...... il eſt ſauvé. Pour toute récompenſe
» C'eſt moi qui vous demande un éternel ſilence.
» J'ai pu vous offenſer, mais un pur ſentiment
» Réparera l'audace & l'erreur d'un moment....

» Souffrez que l'amitié nous unisse & nous lie.... »
Je retombois toujours. Ma raison affoiblie
N'excitoit qu'à regret de pénibles combats,
Qui lassoient mon courage, & ne me domptoient pas.
J'ai donc cru devoir fuir ; mais inutile fuite !
J'emportois mes tyrans dans mon ame séduite......
Il faut en triompher ; & c'est de mon rival
Qne j'attends le succès d'un combat inégal....
Que la Religion, de mes sens souveraine,
Me console par lui, m'éclaire & me soutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orvigni.... que m'avez-vous appris ?
Ah ! de tant de vertu vous me voyez surpris.
C'est moi dont vous devez appuyer la foiblesse.
C'est à moi d'immoler..... ma coupable tendresse.
Oui, la Religion nous prête des secours ;
Mais à la voix du Ciel je résiste toujours.
Mon bras paroît s'armer contre le bras suprême ;
Je le sais, je l'offense, & trahis un Dieu même,
Lorsque dans ce moment, d'Adélaïde enfin.....
Je n'en parlerai plus.... tout me perce le sein....
Tout blesse un cœur sensible & fait saigner sa plaie.....



SCENE V.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE FRERE EUTHIME. *Ce dernier descend de l'escalier au côté gauche; il semble marcher avec peine; il apperçoit Comminge, leve ses deux mains vers le Ciel, les laisse retomber en les joignant; en met ensuite une contre son cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à descendre & fait quelques pas sur la scene. On remarquera qu'on ne peut voir le visage de ce Religieux: il a la tête ensevelie dans son habillement.*

COMMINGE, *ne l'appercevant pas.*

IL est dans cet asyle un Mortel qui s'essaie
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux;
Peut-être.... comme nous, c'est quelque malheureux
Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
Vient cacher en ces murs sa triste destinée.
Je ne sais...ses soupirs, ses longs gémissements
Excitent ma pitié... redoublent mes tourments...

Un Mortel qui s'essaie.] Le Noviciat.

Il semble me chercher.... & fuit pourtant ma vue ;
Mon ame en sa faveur n'est pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer sur ce sombre chagrin ;
Mais un désir pressant me sollicite en vain,
Un silence éternel doit nous fermer la bouche ;
Et jamais.... (*Il l'apperçoit.*) Le voici. Que son aspect me touche !
Devois-je être, ô mon Dieu ! frappé de nouveaux coups ?

Euthime traîne ses pas vers la fosse préparée à Comminge.

D'ORVIGNI, *jettant les yeux vers lui.*
Où va-t-il ?

COMMINGE.

Vers ma fosse.

D'ORVIGNI.

O Ciel ! que dites-vous ?
C'est....

COMMINGE, *en montrant sa fosse.*

Oui, voilà le terme où les malheurs finissent ;
Où des songes trop vains hélas ! s'évanouissent ;
C'est-là qu'en peu de jours, peut-être en cet instant....
La vie est pour Comminge un fardeau si pesant....

Je vais ensevelir vingt-six ans de miseres . . . .

(Euthime considere la fosse de Comminge avec une attention qui semble partir du cœur ; il leve les mains au Ciel , les étend vers cette fosse , & les rejoignant ensuite , tourne ses regards vers Comminge.)

Ainsi la Loi l'ordonne à tous nos Solitaires ;
D'une main courageuse ils doivent se former
Cet asyle. . . . (*Avec attendrissement.*) Où le cœur ne pourra plus aimer ;
Je prépare le mien. . . . Voici celui d'Euthime.

(Il montre la fosse d'Euthime , qui est au côté droit , au-devant du Théatre.)

De cet Infortuné. . . . (*Comminge l'observe toujours ; il le voit prenant la pioche sur les bords de la fosse.*) Quel sentiment l'anime ?
Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux ?

D'ORVIGNI *le regardant aussi.*

Il ressent votre peine. . . . . Il partage vos maux !

COMMINGE.

Cet instrument de mort. . . .

(Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument , autant de fois il lui est échappé des mains.)

A ses efforts échappe ! . . .

EUTHIME *l'a laiſſé tomber en pouſſant un profond gémiſſement.*

Ah !

COMMINGE.

Quel gémiſſement !

D'ORVIGNI, *avec tranſport.*

Que cet accent me frappe !
Ne pourriez-vous ſavoir ? ....

COMMINGE.

(*Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.*)
Il vient !

(*Comminge va au-devant de lui, mais Euthime, après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long ſoupir, & ſe retire. Comminge lui dit, avec douleur :*)

Vous me quittez...
Ah ! je trahis mes vœux.... le ſilence...

(*A d'Orvigni, voulant, avec vivacité, ſuivre Euthime.*)
Reſtez.

Euthime monte lentement par le même eſcalier ; lorſqu'il eſt près de l'aîle, en face de cet eſcalier, il ſe retourne encore pour regarder Comminge, leve les mains au Ciel, & ſort.

SCENE VI.

COMMINGE, D'ORVIGNI.

COMMINGE, *arrêtant toujours d'Orvigni qui veut ſuivre Euthime.*

NOn, ne le ſuivez point ... nos Loix nous
le défendent.
Et... (*Il revient au-devant du Théatre.*) que mes
derniers pleurs devant vous ſe répandent.
Toujours plus attendri pour cet Infortuné,
A pénétrer ſon ſort toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiete .... m'agite ...
Le malheur qui me ſuit, & s'accroît & s'irrite.
D'Orvigni..... laiſſez-moi..... Puis-je vous ſecou-
rir ! ....
Je ne puis.... que donner l'exemple de mourir.

D'ORVIGNI.

Connoiſſez d'Orvigni; c'eſt peu qu'il ſe combatte;
Qu'il s'obſtine à ſoumettre un penchant... qui le
flatte;
A de plus grands efforts je ſaurai m'aſſervir;
Malgré vous..... malgré moi, je ſaurai vous
ſervir.

Je dompte ma foibleſſe, & l'honneur ſeul me guide.
Par un fidele écrit je veux qu'Adélaïde
Sache .....

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs....

D'ORVIGNI, *auſſi vivement.*

Que vous l'aimez....

COMMINGE.

O Dieu!
Qu'avez-vous dit? qui? moi? je nourrirois ce feu!
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!
Eſt-ce vous d'Orvigni, que ma vertu doit craindre? ...
Et j'oſe encor l'entendre... & ne le quitte pas!....
Ote-moi de ſes yeux, Dieu, viens guider mes pas...

(Il fait quelques pas pour ſe retirer de la Scene.)

D'ORVIGNI.

Eh! le trahiriez-vous, lorſqu'auprès d'une mere?...

COMMINGE *revenant, & avec transport.*

Elle vous eſt connue?.... Elle voit la lumiere?...

D'ORVIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe ſuivi
Votre pere....

COMMINGE.

Ta main, ô Ciel! me l'a ravi....

D'ORVIGNI.

Dépouillé de sa haine & d'un courroux sévere;
Le repentir tardif a fermé sa carriere.
Ce pere, alors sensible, ignorant votre sort,
En regrettant un fils, s'accusoit de sa mort....
De votre mere enfin qui gémit dans les larmes
La seule Adélaïde adoucit les alarmes....

COMMINGE.

Ma mere, Adélaïde....

D'ORVIGNI.

Unissent leurs douleurs.
Qui peut vous retenir?... Allez sécher leurs pleurs;
C'est à moi de chérir ce séjour de tristesse;
Sans doute Adélaïde écoutant la tendresse....

COMMINGE.

Quoi! toujours réveiller un feu si criminel?

D'ORVIGNI.

Un amour vertueux n'offense pas le Ciel.

COMMINGE.

Vertueux... D'Orvigni... Que sera-ce donc le crime,
Si ce coupable amour vous paroît légitime?....
Voulez-vous m'égarer.... appesantir mes fers?....

D'ORVIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,
Cet objet d'une flamme à tous les deux si chere,
A vu rompre ses nœuds?... Que la mort de mon frere....

COMMINGE, *avec un profond déſeſpoir.*

Adélaïde eſt libre, & je ſuis enchaîné!...
Grand Dieu! ſuis-je à tes yeux aſſez infortuné?
(*A d'Orvigni.*)
Retirez-vous, cruel, fuyez de ma préſence.
Que ne me laiſſiez-vous mon heureuſe ignorance!
Vous venez redoubler mon ſupplice infernal;
De ſemblables bienfaits ſont dignes d'un Rival.

D'ORVIGNI.

Quoi! ces liens ſacrés....

COMMINGE.

Une éternelle chaîne
M'impoſe le tourment d'une éternelle peine...
Barbare... Quelle mort va déchirer mon ſein!
Depuis quatre ans entiers combattant mon deſtin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug inſupportable,
Où l'amour... où l'eſpoir... où l'eſpoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur conſumé de regrets!
Enfin, depuis un an, la colere céleſte
M'a fait ſerrer ces nœuds.... ces nœuds que je déteſte...
Et lorſque j'expirois ſous ce cruel fardeau,

Quelle image m'arrête aux portes du tombeau....
Et pour rendre ma fin plus effrayante encore,
Elle est libre, elle m'aime... ô Ciel !... & je l'adore...
Oui, tous mes sens sont pleins de ce fatal amour.
Je le dis à la nuit, je le redis au jour;
Oui, ce feu me dévore, il embrase mon ame...
Le Ciel ne sauroit plus maîtriser cette flamme...
Ah ! que votre pitié pardonne au désespoir;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir...
Vous parler... Dans ce lieu... Que d'Orvigni décide.
Si je dois... Je n'entends... ne vois qu'Adélaïde....

D'ORVIGNI, *en se retirant.*

Que je le plains, hélas !

SCENE VII.

COMMINGE, *seul.*

L'Enfer est dans mon cœur...
Je ne me connois plus... Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher Ennemi que j'aime... & j'idolâtre...
Ce n'est pas trop de toi, Grand Dieu, pour le combattre.

Fin du premier Acte.

ACTE

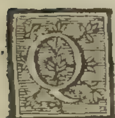


ACTE II.

****

SCENE PREMIERE.

COMMINGE *ſeul, deſcendant dans une ſituation qui annonce ſa douleur, s'avance ſur la ſcene, reſte quelque temps dans un profond accablement, & dit;*



UEL nuage de mort s'étend autour de moi!...
Sais-je ce que je veux?... Sais-je ce que je doi?
Dans ce lieu d'Orvigni revient & va m'entendre:
Eh! quel eſt mon eſpoir.... Et que dois-je prétendre?...
Rejetter mes liens, rompre des fers ſacrés...
Trahir tous les ſermens que ma bouche a jurés....
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la Nature,
Ce ferment ſolemnel d'une tendreſſe pure,
N'ont-ils pas précédé ces ſerments odieux?...
L'homme eſt-il un eſclave enchaîné par les Cieux?

Pour sa foiblesse est-il quelque joug volontaire ?
Des Humains malheureux le Bienfaiteur, le Pere,
Ce Dieu qui nous créa, qu'on ne peut trop chérir,
Comme un sombre Tyran verroit avec plaisir
L'aiguillon des douleurs déchirer son image,
Une éternelle mort détruire son ouvrage !
Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur,
Et mes tourments feroient sa gloire & sa grandeur !
Ce seroit le servir, lui rendre un digne hommage
Que d'épuiser mes jours dans un long esclavage !....
Non. Je reprends mes droits. L'aveugle Humanité
Ne doit former des vœux pour la liberté ;
Que pour saisir, hélas ! la lueur peu constante
D'un bonheur fugitif, qui trompe notre attente.
Tous ces affreux serments sont enfin oubliés.
J'adore Adélaïde, & je vole à ses piés ;
Qu'un moment je la voie, & tous mes maux s'effacent ; ...
Tous ses charmes déjà dans mon cœur se retracent.
Si le Ciel s'offensoit du retour de mes feux,
Il sauroit les éteindre, & triompheroit d'eux.....

Poursuis, lâche Comminge, outrage un Dieu suprême ;
A l'audace, au parjure ajoute le blasphême.
Apostat sacrilege, où vient de t'emporter
Un amour insensé... que tu ne peux dompter ?...
Tu parles de briser la chaîne qui te lie !
Juge de ta bassesse, & vois ta perfidie.
Si ce fantôme vain, qui fascine les yeux,
Qui n'a de la vertu que l'éclat spécieux :

Si l'honneur t'arrachoit ta promesse frivole ;
Réponds : oserois-tu manquer à ta parole ?
Et la Religion, tous les Peuples des Cieux....
Dieu même par ta bouche a prononcé tes vœux...
Et tu les trahirois ?.... Ce Dieu prêt à t'absoudre,
S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas sa foudre ?
Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats ?..
Vois sortir... Vois monter des gouffres du trépas
Ces Spectres ténébreux... Toutes ces pâles Ombres
Me lancent... Quels regards & menaçants & sombres !...
Du fond de ce Sépulcre, (*Le Tombeau de Rancé.*) Une lugubre voix....
Il s'ouvre... quel objet... C'est Rancé que je vois...
Lui... qui vient me couvrir du feu de sa colere !...
Il s'éleve... Arrêtez... Arrêtez, ô ! mon Pere...
Il parle !... » Malheureux, où vas-tu t'égarer ?
» Des bras... du sein d'un Dieu tu veux te retirer...
» Tu veux rompre ces nœuds dont lui-même t'attache ?
» A tes yeux aveuglés ton jugement se cache ?
» A ton oreille en vain ton Arrêt retentit ?...
» Le Ciel t'a rejetté... Tremble... L'Enfer rugit,
» Il demande sa proie... Et déjà la dévore...



SCENE II.

COMMINGE, D'ORVIGNI.

(*On voit d'Orvigni descendre de l'escalier au côté droit, avec une Lettre à la main; il leve quelquefois les yeux au Ciel, ils retombent sur cet écrit, & il annonce la plus profonde douleur: il vient sur la Scene.*)

COMMINGE, *ne l'appercevant pas, continue.*

Que faut-il ?.... Repousser l'image que j'adore....
Arracher de mon cœur un penchant immortel...
Oublier un Objet.... qui vient avec le Ciel
Partager mon hommage, & disputer mon ame...
Que dis-je ?... Adélaïde... Elle seule m'enflamme...
Tu tonnes, Dieu jaloux... Eh bien... J'obéirai...
A tes loix asservi, j'oublierai... je mourrai.

(*Il apperçoit d'Orvigni, fait quelques pas au-devant de lui.*)

D'Orvigni... Mais d'où vient ce trouble... ces alarmes...

(*D'Orvigni a toujours les yeux attachés sur la Lettre, & avance sur le Théatre.*)

Ses yeux sur un écrit qu'il trempe de ses larmes !...

(*Avec transport.*)
Ah ! parlez, d'Orvigni... Tous mes sens déchirés...
Parlez.... Adélaïde... à ce nom vous pleurez ! ...

D'ORVIGNI, *le regardant avec attendrissement.*

Comminge... Ah ! malheureux !...

COMMINGE, *avec transport.*

Dans mon ame éperdue
Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue....
Mes chagrins... mes douleurs peuvent-ils plus s'aigrir ?

D'ORVIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge.... qu'à mourir.

COMMINGE.

Tout ce que j'aime, ô Dieu !... Donnez-moi cette lettre....

D'ORVIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre...
Je t'épargne des maux....

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORVIGNI.

C'est à moi de souffrir.

COMMINGE.

C'est à moi d'expirer.

D'ORVIGNI, *faisant quelques pas pour se retirer.*

Adieu, Comminge.... Adieu.

COMMINGE, *furieux de douleur, & s'opposant à la sortie de d'Orvigni.*

Non, Cruel; non, Barbare.
Je lirai cet écrit.

D'ORVIGNI.

Le désespoir l'égare.
(*avec une douleur animée.*)
Que me demandes-tu?

COMMINGE, *avc impétuosité.*

La fin de mes malheurs;
Le trépas, cette lettre.

D'ORVIGNI *la lui donne avec la même vivacité.*

Eh bien! prends, lis, & meurs.

COMMINGE *lit.*

» Grace à notre recherche, à la fin moins stérile;
» Nous avons découvert votre nouvel asyle.
» Hélas! puissiez-vous y goûter,
» Vainqueur des passions, un destin plus tranquille!
» Quels coups nous allons vous porter!
» Depuis un an, sachez que, du sort poursuivie...
» Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit....
» De son Amant l'ame toujours remplie....
» Victime du chagrin qui la persécutoit....
Adélaïde... a terminé... sa vie... »
J'expire. (*Il tombe évanoui sur une des sépultures des Religieux: on se rappellera qu'elles (sont un peu élevées de terre.*)

D'ORVIGNI *voulant le relever & le soutenir.*

O! mon ami, que toute la vertu,
Que la Religion...

SCENE III.

COMMINGE, D'ORVIGNI,

LE P. ABBÉ.

On le voit descendre de l'escalier au côté droit; il arrive sur la Scene.

D'ORVIGNI *continue sans le voir.*

Ah! moi-même abattu
Sous ce coup accablant.... mes forces m'abandonnent....
Comminge...... de la mort des ombres l'environnent......
Quel secours bienfaisant viendra le soulager?....
Dans ce séjour.....

LE P. ABBÉ, *à part.*

Sachons pourquoi cet Etranger.....

D'ORVIGNI *toujours soutenant Comminge, & appercevant le P. Abbé.*

Ah! mon Pere, accourez.... daignez... Comminge expire....
Cette Lettre.... (*Elle est à terre, aux pieds de Comminge.*)
L'amour.... que puis-je, hélas! vous dire?

COMMINGE *se relevant en quelque sorte du sein de la mort, voyant le P. Abbé, s'écrie.*

Elle est morte, mon Pere ! (*& il retombe.*)

LE P. ABBÉ *allant l'embrasser, & le soutenir.*

Ecoutez votre Ami ;
Déjà votre douleur dans mon sein a gémi ;
La piété console, & n'est que la nature
Ardente à secourir.... plus sensible... plus pure...
De vos pleurs attendri, je viens les essuyer....
Sous le poids du malheur je viens vous appuyer....

D'ORVIGNI *au-devant du Théâtre.*

Quoi ! la Religion est si compatissante,
Elle, que tout m'offroit terrible, & menaçante !
On la redoute ailleurs ; prompte à nous alarmer....
Ah ! mortels, c'est ici que nous devons l'aimer.

LE P. ABBÉ *toujours auprès de Comminge, & à d'Orvigni.*

Voilà des passions les effets déplorables....
(*A Comminge qu'il tient embrassé.*)
Ne vous refusez pas à mes soins secourables...
A ma voix revenez de cet accablement.

COMMINGE *se relevant un peu.*

Je l'ai perdue... Enfer, as-tu d'autre tourment ?

LE P. ABBÉ *à d'Orvigni.*

Vous voudrez bien laisser un moment....
(*D'Orvigni fait quelques pas pour se retirer.*)

COMMINGE *se relevant avec fureur.*

Qu'il demeure,
Mon Pere... qu'à ses yeux je gémisse... je meure...
Tous mes crimes encor ne lui sont pas connus.
Il m'avoit supposé quelqu'ombre de vertus ;
Il pourroit m'estimer : de son erreur extrême
Qu'il soit désabusé... que d'Orvigni ... vous-même...
Que l'Enfer.. que le Ciel... que l'Univers entier,
Apprennent des forfaits... qu'on ne peut expier.
Qu'une ame... sans remords, devant vous se déploie.
Oui, dans ce même instant où le Ciel me foudroie,
Je formois le projet... tous mes liens rompus...
J'allois porter mon cœur aux pieds... Elle n'est plus !
Et ce Dieu m'en punit... (*Il retombe.*)

LE P. ABBÉ.

Ses esprits éperdus...
(*A d'Orvigni.*)
Souffrez... *d'Orvigni se retire.*

COMMINGE *revenu à lui, & voyant sortir son ami.*

Vous me quittez !

D'ORVIGNI *se retournant.*

Je reviendrai...

COMMINGE *avec attendrissement au P. Abbé.*

Mon Pere...
Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupiere ?...

SCENE III.

COMMINGE, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ.

C'Eſt à mes ſeuls regards que vous devez offrir
Les bleſſures d'un cœur...

COMMINGE *toujours ſur cette ſépulture ; & avec une eſpece de fureur.*

Que rien ne peut guérir,
Mon Pere. C'en eſt fait. Qu'il me réduiſe en poudre,
Ce Dieu... qui s'eſt vengé... J'attends ici ſa foudre.

(*Il embraſſe la terre avec tranſport.*)

LE P. ABBÉ.

Ah ! malheureux Arſene ! Ah ! mon fils : . . connoiſſez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offenſez.
Sans doute, contre vous, s'armant de ſon Tonnerre,
Il peut de ſa Juſtice epouvanter la Terre,
Montrer à ſa frayeur, dans votre châtiment,
Du celeſte courroux l'eternel monument ;
De ſes coups expoſer le ſpectacle terrible...
Mais ce Dieu... c'eſt un pere indulgent & ſenſible...
Et vous en abuſez, Enfant denaturé ?..,

COMMINGE *dans la même ſituation.*

Mon Pere... Ah ! loin de moi ce Dieu s'eſt retiré ;
Il m'ôte Adélaïde !

(*Il dit ces mots en pleurant.*)

LE P. ABBÉ.

Et vous oſez, mon Frere,
Elever juſqu'à lui votre voix téméraire ?
Dans vos impiétés vous accuſez le Ciel ?
Rendez graces plutôt à ſon bras paternel.
Que dis-je ? vous pleurez l'Objet qu'il vous enleve?
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive ?
Qui l'immole ?... Homme aveugle, ouvre les yeux : c'eſt toi ;
C'eſt toi qui trahiſſant ta promeſſe, ta foi,
Transfuge des Autels, pour marcher vers l'abyme,
Courois te rendre au Monde, à la fange du crime.
Ce Dieu qui d'un regard perce l'immenſité,
Les profondeurs du Temps & de l'Eternité,
Il a lu dans ton cœur, dans ſes plis les plus ſombres ;
En a développé les criminelles ombres ;
Il t'a vu prêt enfin à rompre tes ſerments...
Il te ravit l'auteur de tes égarements.
Sa clémence outragée à l'homme t'abandonne...
S'il t'échappe des pleurs, que le Ciel te pardonne,
Qu'ils implorent ta grace & celle de l'Objet...
Par la voix du devoir je vous parle à regret...
Donnez-moi votre bras..

(*Il releve Comminge qui fait des efforts & s'appuie ſur le bras du P. Abbé.*)

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon Pere ?
J'allois sur cette tombe achever ma misere.
Pourquoi me rappeller à ce jour que je fuis ?
Nommez-moi criminel... ; je sais que je le suis.
Mais cet Objet, mon Pere... il n'étoit point coupable ;
J'ai fait tous ses malheurs... Le Ciel inexorable
Auroit dû sur moi seul appesantir ses coups,
Et sur Adélaïde il les réunit tous !....

LE P. ABBÉ.

Respectez ses décrets, adorez ses vengeances ;
Et souffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes souffrances;
Je ne le cache point. Irois-je vous tromper ?
Son bras du coup mortel est venu me frapper.
Je crains peu le trépas : je le vois d'un œil ferme,
Comme de mes malheurs le remede & le terme.
Mais ce que je redoute est un Dieu courroucé...
Retirez donc ce trait dans mon cœur enfoncé ;
Je frémis de le dire... Adélaïde est morte...
Et sur Dieu, cependant, plus que jamais l'emporte.
Voilà le seul objet qui me suit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triste flambeau,
C'est elle que je vois, plus séduisante encore.
Aux Autels prosterné, c'est elle que j'adore ;
D'autant plus accablé de ma funeste erreur,
Que même le remord n'entre plus dans mon cœur...

Tout de ma passion entretient les amorces.

LE P. ABBÉ.

La grace, mon cher fils, vous prêtera ses forces ;
Vous êtes un dépôt à ses soins confié.
D'un si cruel tourment le ciel aura pitié.
Qu'un espoir courageux vous flatte & vous anime.
Criez à votre Dieu du profond de l'abyme ;
D'un honteux esclavage il brisera les fers.
Le Créateur des cieux, le souverain des mers,
Qui fait taire d'un mot les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,
Saura rendre le calme à vos sens agités ;
Mais le zele constant obtient seul ses bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante
Ces sublimes élans, cette flamme agissante,
Qui nous porte à l'amour de la Divinité ?
Qu'un tableau de terreur frappe l'humanité.
Devant vos yeux sans cesse appellez la peinture
De cette mort, l'effroi de l'humaine nature.
Plus docile à nos loix, achevez de creuser
Cette fosse où l'argile ira se déposer.
Mais ce souffle immortel, cet esprit d'un Dieu même,
Tremblez qu'il n'ait sur l'homme attiré l'anathême ;
Tremblez, envisagez l'Arbitre souverain,
Sur cette fosse assis, la balance à la main ;
Le pere a disparu, vous voyez votre juge ;
Il prononce. Où sera, mortel, votre refuge ?

(En lui montrant sa fosse.)

C'est donc là que panché sous le glaive d'un Dieu,
C'est-là que vous devez ensévelir ce feu ;

Qu'il faut que votre cœur se soumette, se brise,
Sur vos devoirs cruels que la mort vous instruise....
Avec ce maître affreux je vous laisse. Je vais
Près d'Euthime.... (*Il fait quelques pas pour se retirer.*)

COMMINGE *vivement.*

Mon Pere, éclairez ses secrets...
Tantôt je l'ai revu... je résiste avec peine
Au desir de savoir quel objet le ramene
En ces lieux.... sur ma trace.... Il semble partager
Mes chagrins, mes travaux.... Il veut les soulager!....
Sur ma fosse il levoit une main défaillante,
Et sa main retomboit toujours plus languissante....
Il gémissoit, mon Pere... Il me connoît... Sachez...
Dans quelle sombre nuit ses destins son cachés!...
Moi-même.... en ce moment quel sentiment me guide?....
Qui peut m'intéresser après Adélaïde.

LE P. ABBÉ.

Eh quoi! toujours ce nom?

COMMINGE.

Ah, mon Pere!

LE P. ABBÉ.

Mes yeux
D'Euthime éclairciront les ennuis ténébreux.
Sans doute il m'aprendra quelle raison puissante
Entraîne sur vos pas sa douleur gémissante;

Je vous en inſtruirai. Que ſon ſort eſt touchant !
Au matin de ſes jours, il panche à ſon couchant !
Je crains que ſa langueur, de ſes larmes nourrie,
Du ſommeil de la mort ne ſoit bientôt ſuivie.

COMMINGE *avec tranſport.*

Il mourroit !

LE P. ABBÉ.

Le trépas pourra nous l'enlever...
Allez ſur cette foſſe apprendre à le braver.
Le Chrétien, qu'ai-je dit ? ſon infidele image,
Cet Etre décoré du vain titre de ſage,
Cet enfant de l'orgueil s'accoutume à mourir.

(Comminge ſe proſterne devant le P. Abbé qui ſort.)

SCENE V.

COMMINGE *ſeul & revenant au-devant du Théatre.*



Ue je ſuis malheureux ! ... Tout me vient attendrir ...
Cet Euthime ... Ah ! Comminge, écarte les alarmes ;
Dans tes yeux preſque éteints eſt-il encor des larmes ?

Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
Ton cœur au ſentiment pourroit-il ſe r'ouvrir ?
J'ai tout perdu... C'eſt moi que le tombeau dévore !
C'eſt moi... qui ne ſuis plus... ô mon Dieu que j'implore,
Tu veux... que je l'oublie... O comble de douleurs !
Tu prétends lui ravir juſqu'à mes derniers pleurs ?
Et ce ſuprême effort... n'eſt point en ma puiſſance...
Pardonne, Dieu vengeur, je ſais... que je t'offenſe...
Je voudrois... t'obéir... (*Il va au tombeau de Rancé, embraſſe ce tombeau avec tranſport, & y répand des larmes.*)
Ah ! donne-moi ton cœur,
Toi, qui des paſſions domptas l'attrait vainqueur ;
Rancé... tu ſus aimer, tu connus la tendreſſe,
Tu ſauras... comme il faut ſurmonter ſa foibleſſe...
Sois ſenſible à mes cris, viens... viens à mon ſecours,
Viens combattre un tyran... que je chéris toujours.
Mes larmes vainement inonderoient ta tombe ?....
Aimas-tu comme moi ? ... Sous mes maux je ſuccombe ...

(*Il eſt panché ſur le tombeau, aux pieds de la Croix, & dans un profond accablement.*)



SCENE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

(Ce dernier descend de l'escalier au côté droit ; c'est de ce même côté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées sur le tombeau : il est danc assez naturel qu'il ne voie pas Euthime ; qui n'apperçoit point aussi Comminge. Euthime se traîne en quelque sorte jusqu'à sa fosse ; on se souviendra qu'elle est sur le devant du Théatre à droite ; ce Religieux, qui a toujours la tête enfoncée dans son habillement, examine long-temps son dernier asyle ; il gémit, il y tend les deux mains qu'il leve ensuite au Ciel ; il quitte ce lieu de la scene, fait quelques pas pour se retirer, apperçoit Comminge, paroît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin. Comminge, qui ne l'a pas vu, se leve, & passe au côté gauche du Théatre près de la fosse. Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échaper ses pleurs sur le tombeau, il y demeure dans la même situation où l'on vient de voir Comminge.)

COMMINGE (*se levant, comme on vient de le dire, & allant vers sa fosse.*)

ALlons nous acquitter d'un barbare devoir,
Qu'ai-je dit ? le trépas n'est-il point mon espoir ?

(Il prend la Pioche.)

O Terre, dans tes flancs !... à ton ſein qui m'appelle...
Puis-je rendre aſſez tôt ma ſubſtance mortelle ?

(Il eſt aiſé de ſentir que Comminge veut parler de ſon corps.)

Ce Cœur, par vingt Tyrans, déchiré, dévoré...
Pourroit-il aſſez tôt être au néant livré ?...

(Il enfonce la Pioche, creuſe la Terre, trouve de la réſiſtance. Pendant ce temps Euthime donne des baiſers au Tombeau ; on diroit qu'il veut recueillir dans ſon cœur les larmes de Comminge.)

Tu m'oppoſes, ô Terre, un Rocher inflexible...

(Il arrache des pierres qu'il jette ſur le bord de la foſſe.)

Ah ! t'ouvrir ſous mes coups, c'eſt te montrer ſenſible...

(Il prend la Pêle, & jette la terre du côté & d'autre ; il met les pieds dans ſa foſſe.)

O mon Dieu ! c'eſt ici que tu me ſoumettras...
De l'Amour c'eſt ici que tu triompheras...

(Euthime ſe releve, tourne les yeux vers le Ciel, met ſa main ſur ſon cœur, & retombe dans la même ſituation.)

Mais jusqu'à ce moment permets... Je vis encore...
Je sens... qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

(Il tombe dans une attitude de douleur sur le coin de la fosse qui regarde le Tombeau, par-là il peut être vu du Spectateur; Euthime, qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, fait des signes de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le Tombeau.)

Pardonne-moi, grand Dieu, c'est mon dernier soupir...
Pour la derniere fois laisse-moi me remplir
De cet objet... qu'il faut que je te sacrifie.
Pardonne si, malgré le serment qui me lie,
J'ai gardé, dans un sein qui nourrit son ardeur,

(Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge, & met une de ses mains à ses yeux, comme s'il pleuroit; il écoute Comminge avec intérêt.)

Cette image, si chere... attachée à mon cœur...
Eût-on pu l'en ôter sans m'arracher la vie?

(Il examine le portrait.)

Voilà... voilà ces traits... que l'on veut que j'oublie...
Effacés sous mes pleurs... si présents à mes yeux!...

(Il le couvre de baisers & de larmes.)

Ma chere Adélaïde... emporte tous mes vœux...

(*Euthime les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.*)

Le dernier ſentiment de l'eſprit qui m'anime...

EUTHIME *avec un cri...*

Ah ! Comte de Comminge ! (*Il ſe retire avec une eſpece de précipitation.*)

COMMINGE *remettant avec vivacité le portrait dans ſon ſein, & étonné.*

A ces accents... (*Il ſe retourne.*)

Euthime !...

Demeurez... (*Euthime ſe retire vers l'eſcalier de l'aîle droite.*)

(*A part*)

Cette voix... cruel... vous me fuyez...

(*Il va à lui.*)

Je n'écoute plus rien... que j'expire à vos pieds...

(*Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.*)

Quoi !... vous me repouſſez ! [*Il demeure interdit.*]
Son empire m'étonne !...

(*Euthime a monté déjà quelques marches, & il*

tombe le deux mains appuyées ſur ſes genoux ; dans l'atitude d'une perſonne pui pleure.)

Il pleure ! . . . [*Comminge avec impétuoſité allant à Euthime, & déjà ſur une des marches.*]
Je ſaurai...

EUTHIME *ſe relevant, & lui faiſant ſigne toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Reſtez... Le Ciel l'ordonne...

[*Euthime acheve de monter avec peine, tournant ſouvent la tête.*]

COMMINGE *étant étonné & interdit ſur le dégré.*

Dieu lui-même commande ; il enchaîne mes pas.
Quel ſilence cruel que je ne comprends pas !

[*Il ſe retourne vers Euthime qui eſt au haut de l'eſcalier ; ce dernier joint les mains, ſemble s'adreſſer au Ciel, regarde Comminge, & pouſſe profond gémiſſement.*

Euthime... Cher Euthime... Il gémit !... & me quitte !



SCENE VII.

COMMINGE *seul, revenant sur la scene.*

Je ne puis soutenir le trouble qui m'agite....
Ces sons.. ces sons touchants... dans mon ame ont porté...
J'ai cru... l'illusion... frappé de tout côté...
Ma douleur... mon tourment... mon désespoir redouble...
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble...

[*Il vient vers le tombeau.*]

O Dieu! qui me punis, que j'offense toujours,
O Dieu, viens désunir la trame de mes jours,
Viens me débarrasser du fardeau de mon être...

[*Il a une main appuyée sur le tombeau.*]



SCENE VIII.

COMMINGE, D'ORVIGNI.

D'ORVIGNI *avec précipitation descendant par l'escalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

Ce malheureux...

COMMINGE *avec transport.*

Euthime...

D'ORVIGNI.

En ce même moment;
A son terme arrivé...

COMMINGE *effrayé.*

Vous dites?...

D'ORVIGNI.

A l'instant
Je l'ai vu qu'on traînoit foible, pâle & mourant,
Aux lieux où la pitié, d'une main bienfaisante,
Prodigue ses secours à la vie expirante...

COMMINGE.

Je le perdrois... Il ſort...

D'ORVIGNI.

A travers ſa pâleur
J'ai ſaiſi quelques traits ... ils ont troublé mon cœur...
Comminge .... il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai ſans doute!
Ce cœur trop déchiré n'a plus rien qu'il redoute.

(*Il ſort.*)

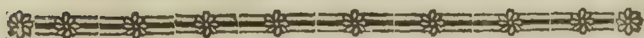
D'ORVIGNI.

Je ſuis vos pas. (*A part.*)
O Ciel ! prends pitié de ſes maux !
S'il n'eſt point en ces murs, où donc eſt le repos ?

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

COMMINGE *descendant avec précipitation*, & D'ORVIGNI *le suivant avec le même empressement.*

COMMINGE (*encore sur les degrés.*)



On, ne me suivez point. (*Il est descendu.*)

D'ORVIGNI.

Toujours, dans ces lieux sombres !
Qu'y venez-vous chercher ?

COMMINGE.

Les plus funebres ombres.
S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort, que ma douleur se cache.
A me persécuter, tout s'obstine... s'attache...

Euthime... vous ſavez quel trouble en ſa faveur;
Quel pouvoir inconnu ſemble entraîner mon cœur;
Qu'après Adélaïde, il eſt le ſeul peut-être
Pour qui le ſentiment dans mon ame ait pu naître.
Cet Euthime... que j'aime, & je ne ſais pourquoi...
Refuſe de me voir... Il s'éloigne de moi !...
Malgré mon déſeſpoir, ma priere, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ſes alarmes:
On dit même, je tremble à m'offrir ce tableau,
Que l'on voit de ſes jours s'obſcurcir le flambeau...
S'il m'étoit enlevé... que m'importe ſa vie?
Que dis-je, ô Ciel? la mienne à ſon ſort eſt unie...
Mais, d'Orvigni, d'où vient cet intérêt puiſſant?
Seroit-ce du malheur le ſuprême aſcendant,
Et des infortunés l'ame éprouvée & tendre,
Plus qu'une autre ame enfin cherche-t-elle à s'étendre?
Ou le Ciel, pour accroître & nos maux, & nos ſoins,
Met-il le ſentiment au rang de nos beſoins?
Euthime... à mes côtés je le revois ſans ceſſe...
Il me cherche... me fuit... dans quel trouble il me laiſſe!

D'ORVIGNI.

Comme vous j'ai ſenti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impreſſion.
Avec nos ſens flétris nos eſprits s'affoibliſſent;
Et de notre raiſon les forces nous trahiſſent.

J'euſſe autrefois d'un ſonge écarté les erreurs :
J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs,
Tant l'infortune accable & défigure l'être,
Qui croit dans ſon orgueil approcher de ſon maître!
Lorſque l'aſtre du jour brille au plus haut des Cieux,
La regle nous permet d'appeller ſur nos yeux
D'un ſommeil conſolant les douceurs fugitives.
La mort même abaiſſoit mes paupieres craintives;
Dans le ſein du repos j'eſſayois d'aſſoupir
Les tortures d'un cœur fatigué de gémir :
Quel ſonge m'a rempli de ſes traces funebres !
J'errois, dans un déſert, à travers les ténebres.
Du fond de noirs tombeaux, antiques monuments,
J'entendois s'échapper de longs gémiſſements;
Dans les débris épars de ces vieux mauſolées,
Je voyois ſe traîner des ombres déſolées.
D'un lamentable écho ces champs retentiſſoient ;
Des monceaux de cercueils juſqu'aux Cieux s'entaſſoient.
On eût dit que ces bords, de la nature entiere,
Du monde enfin étoient l'éternel cimetiere.
Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les ſens,
Portoit l'affreuſe mort & ſes traits déchirants.
A la ſombre lueur d'une torche ſanglante,
J'apperçois une femme égarée & tremblante :
En vêtements de deuil, les bras levés au Ciel,
Dans les pleurs, ſuccombant ſous un trouble mortel.

La regle nous permet. Les Religieux de la Trappe ont permiſſion de ſe repoſer quelques moments l'après-dînée.

J'approche... Adélaïde... à ſes genoux je tombe,
Et n'embraſſe, effrayé, qu'une plaintive tombe!
Je repouſſe de moi ce tombeau gémiſſant.
Sous les habits d'Euthime un ſpectre menaçant
S'éleve, ſe découvre, à mes regards préſente...
Quelle image!... la mort cauſe moins d'épouvante.
D'un tourbillon de feux il étoit entouré;
On pouvoit voir ſon cœur, de flammes dévoré.
» Arrête m'a-t-il dit d'une voix douloureuſe,
» Cruel!... ma deſtinée eſt aſſez malheureuſe!
» Puiſſai-je dans ces feux allumés par le Ciel,
» Expier les erreurs d'un penchant criminel!
» Contemple un monument des céleſtes vengean-
» ces...
» Pleure, il eſt encor temps, répare tes offenſes...
» Tu vois Adélaïde... » à ces mots expirants
Il lance dans mon ſein un de ſes traits brûlants:
» Je t'attends, pourſuit-il. » Je m'écrie. Il retombe,
Et rentre en murmurant dans la nuit de la tombe;
La foudre y ſuit le ſpectre, & l'Enfer a mugi.



SCENE II.

COMMINGE, D'ORVIGNI, QUATRE RELIGIEUX.

Ces quatre Religieux paroiſſent au ſortir de l'aîle droite du Cloître, au côté de l'eſcalier ; ils prennent ſucceſſivement une des cordes de la cloche, en ſe proſternant l'un devant l'autre, & diſant :

PREMIER RELIGIEUX *d'une voix ſourde & lugubre.*

MOURIR.

D'ORVIGNI [*entendant les ſons funebres de cette cloche ; on ſe ſouviendra qu'elle ſonne depuis ce moment juſqu'à la fin de la piece.*]

Quels ſons ! qu'entends-je ?

COMMINGE *effrayé & regardant ces Religieux.*

Il ſe meurt, d'Orvigni !...

Mourir. On attribue ici aux Religieux de la Trappe une coutume établie, dit-on, chez d'autres Religieux ; on prétend qu'ils ſe donnent ſucceſſivement la corde d'une cloche qu'ils ſonnent, en diſant, *Frere, il faut mourir.* On a cru que le ſeul mot de mourir produiroit plus d'effet.

SECOND RELIGIEUX. (*En observant ce que nous venons de dire*)

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre Religieux se retirent; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tirent d'autres Religieux dans le Cloître, qu'on ne voit pas.

D'ORVIGNI.

Quels accents ! quelle image !

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter...Vous voyez notre usage...
Lorsqu'un de nous expire...



SCENE III.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE P. ABBÉ *suivi de deux Religieux, dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paroît pénétré de tristesse.*

LE P. ABBÉ *à ces Religieux, & à peine descendu.*

Epargnez ces regrets;
Allez du lit de mort ordonner les apprêts.

(*Les deux Religieux sortent & remontent tristement.*)

COMMINGE *l'appercevant, court à lui emporté par la douleur, oubliant de se prosterner selon l'usage.*

Euthime...

LE P. ABBÉ *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir... Ah! mon Pere!

Du lit de mort. On ne doit pas ignorer que ces Religieux, lorsqu'ils sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre & la paille.

LE P. ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même... ô triste ministere !...
Que la Religion, notre unique soutien,
Subjugue l'homme en nous, anime le Chrétien.

COMMINGE *au P. Abbé.*

Ses jours ?....

LE P. ABBÉ.

Sont arrivés au moment de s'éteindre.

COMMINGE (*du ton de la plus vive douleur.*)

Ah ! mes larmes, mes cris ne sçauroient se contraindre.
O mon Pere !... avec lui que ne puis-je expirer !...
Eh !... je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer...
[*A part.*]
Pardonne, Adélaïde... Oui, j'ignore moi-même...
Cet Euthime... je cede à ma douleur extrême...
Au P. Abbé.
Pour jamais enlevé... je ne le verrai plus ?

D'ORVIGNI *au P. Abbé.*

Il ne s'offriroit point... [*à part.*] que mes sens sont émus !

LE P. ABBÉ.

En ces funebres lieux il doit bientôt descendre,
Rempli de notre esprit, pour mourir sur la cendre...

COMMINGE *au P. Abbé.*

Vous ſavez...

LE P. ABBÉ.

Ses chagrins doivent ſe dévoiler.

COMMINGE (*avec précipitation.*)

Nous apprendrons, mon Pere...

LE P. ABBÉ.

Euthime va parler;
Je le ſais de lui-même, & pour grace derniere
Il demande, affranchi de notre Loi ſévere,
Qu'un grand ſecret, dit-il, dans ſon cœur retenu,
A tous les yeux enfin ſe montre, & ſoit connu.

COMMINGE.

Un grand ſecret!... (*à part.*) mon trouble à chaque inſtant augmente.

D'ORVIGNI (*à part.*)

Quels rapports... quels ſoupçons que ma foibleſſe enfante!...

SCENE IV.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE P. ABBÉ, DES RELIGIEUX.

Deux rangs de Religieux deſcendent les bras croiſés ſur la poitrine, & dans un grand accablement;

par les deux escaliers. Chacun fait une génuflexion devant la Croix, une autre devant l'Abbé, & ensuite ils vont se remettre à leur place, des deux côtés de la scene ; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre, le P. Abbé est au milieu ; sur un des côtés du Théatre sont Comminge & d'Orvigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paroissant inquiets sur ce que doit révéler Euthime: on n'oubliera pas que la cloche sonnera toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE P. ABBÉ *aux Religieux.*

Ue chacun prenne place, & m'écoute.

(Les Religieux se rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une tristesse recueillie.)

La mort
Sur un de nous s'arrête, & va finir son sort.
Le Frere Euthime est prêt à sortir de la vie.
Il attend vos secours ; par ma bouche il vous prie
D'une commune voix, d'implorer l'Eternel.
Que cet Infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
Plein de ce feu sacré que l'espérance allume,
Au calice de mort boive sans amertume,
Et que son ame en paix rejettant ses liens,
S'élance au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.

(Il se tourne de côté, ainsi que tous les Religieux, en face de la Croix, & adresse cette priere que lui seul prononce, les Religieux ne disant tout haut que le dernier mot.)

PRIERE.

» Dieu ſuprême, daigne m'entendre ;
» Que l'Eſprit éternel s'enflamme de ton feu !
» Rends à la terre une mortelle cendre.
» Mon ame reconnoît, aime & bénit un Dieu.

Tous les RELIGIEUX *répetent à la fois ce dernier mot.*

Un Dieu !

LE P. ABBÉ *continuant.*

» Mon ame en toi ſeul ſe confie ;
» Ecarte les dangers qui m'attendent au port.
» A l'homme, qu'a trompé le ſonge de la vie,
» Grand Dieu, fais ſupporter la mort.

Tous les RELIGIEUX *répetent.*

La mort !

LE P. ABBÉ *pourſuit.*

» Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles ;
» Que je me plonge au ſein des miracles divers
» Créés par tes mains immortelles !
» L'eſpérance, la foi m'emportent ſur leurs aîles.
» Dieu puiſſant, ſous mes pas viens fermer les enfers.

Tous les RELIGIEUX.

Les Enfers !

LE P. ABBÉ *continue.*

» Briſe un joug que la matiere impoſe,
» Romps les fers de l'humanité ;

» Tout fuit, comme un torrent dans son cours em-
» porté,
» C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose
» L'Eternité.

Tous les RELIGIEUX.

L'Eternité !

SCENE V.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE P. ABBÉ, LES RELIGIEUX. *Quatre nouveaux Religieux, dont deux portent une espece d'urne de terre grossiere & remplie de cendre, l'autre a sous son bras de la paille.*

Le quatrieme RELIGIEUX *au P. Abbé, & d'une voix basse & pénétrée.*

Le Frere Euthime approche.

LE P. ABBÉ.

Empressons-nous, mes Freres,
A préparer ce lit, terme de nos miseres.
Euthime a demandé que son œil expirant
Pût contempler sa fosse à son dernier instant.

(*Il est accompagné de ces quatre nouveaux Religieux, il prend dans une coquille, qu'on lui présente avec cette urne, de la cendre, la laisse tomber*

en levant les yeux au Ciel, & en disant :

Esprits consolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre Religieux forment une croix de cendre, qu'ils couvrent de paille : on voit la cendre, elle est sur le devant du Théatre, à gauche, distante de la fosse d'Euthime, les deux colonnes de Religieux dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-a-vis d'Euthime, lorsqu'il y sera placé.)

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre !

D'ORVIGNI *à part.*

O spectacle touchant !... je ne pourrai jamais....

LE P. ABBÉ, (*à Comminge.*)

A votre rang placé... modérez ces regrets,
Frere Arsene, & songez que le Ciel s'en offense.

(*Comminge, dans la profonde douleur, va se placer parmi les Religieux ; il est le second de la colonne droite : d'Orvigni est quelques pas plus haut que les Religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les Religieux, ni Comminge.*)

A d'Orvigni.

Et vous, que dans ces murs la sage Providence
A sans doute elle-même à nos yeux amené

Vous, d'un monde trompeur toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,
Dont le faste imposant peut éblouir la terre,
Ces Sages dont l'orgueil est le foible soutien...

D'ORVIGNI *appercevant Euthime qui desend.*

O Ciel !

LE P. ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un Chrétien.

SCENE VI *& derniere.*

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE P. ABBÉ, RELIGIEUX, EUTHIME *soutenu par deux Religieux, un troisieme le suit avec un Crucifix à la main.*

LE P. ABBÉ, *voyant Euthime.*

(*A d'Orvigni.*)
IL se montre à nos yeux ; (*A Euthime, au devant duquel il va.*)
Venez, venez, mon Frere,
Mériter les bienfaits d'une mort salutaire.

EUTHIME, *avançant sur le Théatre, toujours soutenu par les deux Religieux, & se traînant au lit de cendre.*

C'est-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas !

(*Au P. Abbé.*)

O mon Pere, daignez me prêter votre bras.

[*Le P. Abbé l'aide, & l'étend ſur la cendre ; l'un des deux Religieux qui le ſoutenoit ſe retire, il n'en reſte plus qu'un qui l'appuie derriere. Ce dernier eſt le Religieux qui porte le Crucifix ; Euthime demande au P. Abbé qui eſt à ſes côtés.*]

Suis-je près de ma foſſe ?

D'ORVIGNI *le regardant avec attention & à part.*

Eſt-ce l'erreur d'un ſonge !......

LE P. ABBÉ, *à Euthime.*

La voici. [*Il la lui montre.*]

D'ORVIGNI *toujours à part.*

Cette voix ... tout appuie un menſonge...

EUTHIME *regardant ſa foſſe.*

Mon courage incertain demande à s'affermir...
Soutenons ce ſpectacle... Il apprend à mourir.

[*Au P. Abbé.*] (*Il eſt inutile d'avertir qu'Euthime doit avoir une voix languiſſante & affoiblie.*)

Vous me l'avez permis. Le malheureux Euthime
Peut, rempli des tranſports du zele qui l'anime,

Révéler des secrets qui, du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révérés;
A ces ames, du monde & des sens détachées....
Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées,
Me tirer des enfers pour me conduire au port.

[*Il leve les yeux au Ciel.*]

Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort
Puisse offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en sa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier soupir s'arrête pour montrer
Ce que peut faire un Dieu qui veut nous inspirer!...

[*Au Religieux qui le soutient. On observe qu'il est un peu élevé & souvent appuyé sur son bras droit.*]

Daignez me soutenir... [*aux Religieux.*]
Vertueux Solitaires;
Vous avez cru ma foi, ma piété sinceres,
Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
J'étois par un saint zele aux Autels entraîné.
Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
Des désordres du cœur la honteuse victime....
En un mot... une femme...

COMMINGE, *en s'écriant.*

Une femme!

LE P. ABBÉ.

En ce lieu!

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour
Dieu.
Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,
Et la plus criminelle & la plus misérable....
Comminge, entends, regarde, & reconnois enfin
L'artisan malheureux de ton cruel destin...
Celle qui prit, hélas! un fol amour pour guide,
Celle qui t'égara, qui vient... [*A ce dernier mot elle se leve encore un peu plus, & sa tête moins enfoncée dans son habillement, laisse distinguer ses traits.*]

COMMINGE *avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paroissant vouloir lui prendre la main.*

Adélaïde!

D'ORVIGNI.

Ciel!

EUTHIME *à Comminge, & le repoussant de la main.*

Elle même. Arrête; écoute, & leve-toi.

[*Deux Religieux viennent relever Comminge qui, pendant toute la scene, est dans leurs bras, &, suivant ce que dit Euthime, laisse éclater des signes variés de douleur. D'Orvigni de son côté n'est pas moins frappé d'étonnement, ses mouvements sont moins marqués que ceux de Comminge: on observe encore que ce dernier n'est point caché*

par les Religieux , il est entr'eux & Euthime ; le P. Abbé est plus avancé sur le devant du Théatre.]

Je dois un grand exemple , & tout l'attend de moi.
Que mon trépas du moins puisse expier ma vie !

[*A d'Orvigni , avec surprise & attendrissement.*]

Vous aussi dans ces murs ! [*aux Religieux en leur montrant Comminge.*]

Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet... & que j'ai trop chéri...
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié , trahi...
Je vous l'ai dit ; ma mort , & mon aveu sincere
Vous rendront Dieu plus grand , & sa bonté plus chere.

[*Une grande pause.*]

Dès le berceau , mon cœur , par le monde égaré ,
Au prestige des sens , à l'amour fut livré.
Nourrie avec le fils du frere de mon pere ,
J'attachai tous mes soins à l'aimer , à lui plaire.
Sans avoir consulté le choix de mes parents ,
Mon ame avoit reçu ses goûts & ses penchants ;
Delà , tous les malheurs à qui je fus en butte ,
Et de ce premier pas je marchai vers ma chûte.
Tous deux nous entraînant à ces douces erreurs...
Tous deux nous nous aimions : nous remplissions nos cœurs
Des transports mutuels d'une aveugle tendresse ,
Rien n'eût pu dissiper cette fatale ivresse ;

Tout, la terre, le Ciel, de nos yeux avoient fui ;
Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui ;
Nous ne voyions enfin que l'autel d'hyménée,
Nous y touchions... J'étois au crime destinée.
Par cette folle ardeur chaque jour offensé,
De mon égarement le Ciel s'étoit lassé ;
Il vouloit me punir : il me punit sans doute.
Je vis mourir les fleurs qui naissoient sur ma route.
Mes regards, jusqu'alors du présent enchantés,
D'un affreux avenir furent épouvantés.
Tout changea ; ces beaux jours, sans ombre & sans nuage,
Se virent obscurcis d'un éternel orage.
L'intérêt divisa nos parents furieux ;
Les flambeaux de l'Hymen, qui séduisoient nos yeux,
Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent,
Et pour jamais hélas ! leurs mains nous désunirent.
J'aurois dû, si j'avois écouté la vertu,
Réprimer un penchant par le Ciel combattu ;
C'étoit-là mon devoir ; bien loin de m'y soumettre,
Pour fomenter ces feux, je crus tout me permettre.
Des écrits mutuels recevoient nos ardeurs,
J'envoyois à Comminge & mon ame & mes pleurs ;
L'un par l'autre excités à cette intelligence,
Ainsi de nos parents nous trompions la prudence.
Le pere de Comminge, offensé d'un amour
Que son ordre absolu condamnoit sans retour,
S'irrite contre un fils, le poursuit dans sa haine,
Au fond d'une prison le retient & l'enchaîne.
Pour briser ses liens, il falloit m'immoler,
Que d'un Hymen forcé le joug vint m'accabler.

Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable
Un mortel... qui jamais ne me parut aimable,
Dont le choix odieux rassurât mon Amant,
Et fût pour son Amante un éternel tourment.
Je trouvai ce mari... trop certain de déplaire.
Un tel Hymen, mon Dieu, méritoit ta colere !
Comminge vit tomber ses chaînes... j'épousai...
Un autre enfin que lui... le Comte d'Ermansai.

COMMINGE *sortant de son accablement, & avec transport.*

Et voilà le malheur qui...

EUTHIME.

Fais-toi violence.
Comminge, pour m'entendre & garder le silence.
On ne sait point encor jusqu'où vont mes forfaits.
Malheureuse ! l'amour m'enivroit à longs traits;
Ma criminelle ardeur avoit peine à se taire:
J'osois, nourrir une flamme adultere !...
Dans le sein d'un Epoux !... je portois dans ses bras
Un cœur qui chérissoit ses secrets attentats,
Qui sembloit s'enhardir à d'éternels parjures;
Oui, j'approfondissois mes coupables blessures,
Croyant que je faisois assez pour mon honneur,
Pour ce Ciel qui souvent accusoit cette ardeur,
De déguiser le trait dont je sentois l'atteinte,
Sous le voile imposteur d'une pudeur trop feinte.
Je me félicitois d'un courage... abbattu.
Qu'est-ce donc, Dieu puissant, que l'humaine vertu !

Qu'est-elle sans ta grace ? Emporté par la rage,
Comminge accourt, il blesse un époux que j'outrage.
Avouerai-je mon crime ! en ces moments affreux
Pour la mort d'un mari j'ai pu former des vœux !
Eh ! voilà ce qu'étoit une femme infidelle,
Qui paroissoit s'armer d'une vertu rebelle !
Comminge dans les fers étoit près de périr.
Ne voyant point l'époux menacé de mourir,
J'envisage l'amant, les dangers qui l'attendent ;
Mes larmes, mes transports, mes crimes se répandent.
Dans un sein que l'honneur fermoit à ces aveux :
Au frere d'un mari je révéle mes feux ;
Vous le voyez (*d'Orvigni*) ; mes pleurs obtiennent Qu'il délivre
Ce malheureux (*Comminge*) hélas ! que je forçois de vivre.
Mon époux... il renaît... & je meurs chaque jour.
Trop éclairé sur moi, sur mon perfide amour,
A venger ses affronts sa fureur animée,
Dans une sombre Tour me tenoit renfermée :
Je reçus tous les coups de sa barbare main ;
De Comminge... en un mot, j'ignorois le destin.
Ce trop cruel époux.... Mais, quel nom je lui donne !
En ce moment encore... ô Dieu, mon Dieu, pardonne !
De ton juste courroux il étoit l'instrument ;
Et loin d'ouvrir les yeux sur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes alarmes,
C'étoit à mon Amant que je donnois mes larmes.

D'Ermanſai meurt, Comminge attirent tous mes
voeux...
Le Ciel me réſervoit ce châtiment affreux,
Je demande Comminge aux lieux de ſa naiſſance;
A mes triſtes regards tout cache ſa préſence;
D'une profonde nuit ſon ſort s'enveloppoit.
Ne pouvant poſſéder tout ce qui m'occupoit,
J'attends quelque douceur de voir, d'aimer ſa mere;
Elle vient près de moi. D'une triſteſſe chere
Nous faiſions nos plaiſirs. Par la voix des douleurs
Dieu quelquefois appelle, & vient s'ouvrir les
cœurs;
Le mien le repouſſoit. D'un trait profond bleſſée,
Comminge revenoit toujours à ma penſée...
Que la raiſon, l'honneur, de mon ame étoient loin!
Sa mere... je la quitte; & n'ayant de témoin
Qu'une femme au ſecret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle eſt par-tout publiée.
Je prends des vêtements à mon ſexe interdits,
Je cherche mon Amant ſous ces nouveaux habits;
D'un Ami qui toujours lui demeura fidele
A mon eſprit le nom tout à coup ſe rappelle;
Le ſéjour qu'il habite eſt non loin de ces bords;
Mon amour y voloit avec tous ſes tranſports.
C'eſt ici que d'un Dieu le bras ſe manifeſte.
J'étois près de ces lieux. Un ſentiment céleſte
Me preſſe, me maîtriſe, & me force d'entrer
Dans votre Temple, où Dieu paroiſſoit m'attirer
Parmi toutes ces voix qui chantent ſes louanges,
Qui s'élevent à lui ſur les aîles des Anges,
Je diſtingue une voix... un ſon... accoutumé
A pénétrer un cœur toujours plus enflammé....

Par un ſonge impoſteur je crois être trompée...
J'approche... de quels traits je demeure frappée !...
Je découvre... à travers le outrages du temps,
Et de l'auſtérité les ſillons pénitents...
Je revois... cet objet... d'une immortelle flamme,
Ce ſéducteur ſi cher... ce maître de mon ame...
Je pouſſe un cri d'effroi.... de ſurpriſe... d'amour....
Toutes les paſſions m'agitent tour à tour ;...
Auſſi-tôt... connoiſſez juſqu'où l'homme s'égare,
Lorſqu'un Dieu courroucé des élus le ſépare ;
Je conçois le projet... d'enlever à ce Dieu
Une ame, qu'il ſembloit échauffer de ſon feu...
Foible mortelle ! oſer me croire ſon égale !
Oſer être d'un Dieu l'orgueilleuſe rivale !
Je m'informe... J'apprends... Comminge... à vos Autels
Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels...
Le jour même... où le Ciel dans ce ſéjour m'amene...

COMMINGE *ſe relevant du ſein de la douleur & avec déſeſpoir.*

Quels coups !

EUTHIME *avec vivacité à Comminge.*

Rends plutôt grace à la main ſouveraine...
Mais laiſſe-moi t'ouvrir le chemin du remord,
Et du moins puiſſes-tu profiter de ma mort !
Après tant de tourments, de recherches, d'allarmes,
Je retrouvois enfin cet Objet de mes larmes

Vivant ; mais, ô mon Dieu, ne vivant plus pour moi,
Chargé, non de mes fers, mais du joug de ta Loi,
Brûlant d'un autre feu que cette flamme impie,
Dont jusqu'à ce moment mon ame fut remplie.
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu,
Mais... pour un cœur épris l'Amant étoit perdu,
Et ce cœur, qu'ils perçoient, accuse les cieux mêmes,
Contr'eux il se répand en plaintes, en blasphêmes ;
Rien ne m'étoit sacré... qu'un amour criminel,
Qui sembloit s'irriter sous le courroux du Ciel.
O vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,
Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre ?
Vous vouliez employer ce détestable amour,
Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour,
Tant vos *desseins profonds aux yeux humains se cachent !*
Pour m'enchaîner ici que de liens m'attachent !
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés,
Autant de fois mes pas y furent ramenés ;
M'éloigner d'un asyle... Ah ! c'étoit le Ciel même,
Où respire, où demeure... où mourra ce que j'aime...
Je ne le pus jamais... près de lui je vivrai :
L'air qui vient l'animer, je le respirerai.
S'il faut que je renonce au plaisir de lui dire
Qu'il est l'unique objet qui me charme, m'inspire,
Du moins... je l'entendrai... je le verrai toujours...
J'exhalois dans mon sein ses coupables discours.
L'amour... a décidé. Je viens à vous, mon Pere,
Vous ne m'effrayez point par votre regle austere,
Comminge la suivoit. Cette brûlante ardeur
Prend à vos yeux les traits d'une sainte ferveur.

Dieu

Dieu ſeul, Dieu ſeul connoît la perfidie humaine !
Enfin vous m'admettez à l'eſſai d'une chaîne...
Je lui tends les deux mains ; Comminge la portoit...
Eh, mon Pere, quel cœur parmi vous habitoit !
Il faut que tout entier à vos regards il s'ouvre,
Que de tous mes forfaits le tiſſu ſe découvre.
Miſérable !... On croyoit que c'étoit l'Eternel
Qui me tenoit ſans ceſſe attachée à l'Autel ;
Un homme... y recevoit mon ſacrilége hommage !
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encenſois l'image !
C'étoit-là ton rival ! c'étoit-là ton vainqueur !
Que dis-je ? Il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur...
Je vous vois tous frémir ; vous connoiſſez le crime :
Jugez donc des remords dont je ſuis la victime.

LE P. ABBÉ.

Ciel ! que des paſſions les excès ſont affreux !

EUTHIME.

Compagne de ſes pas, & dans les mêmes lieux ;
Sûre que l'un & l'autre y finiroient leur vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y ſeroit recueillie,
Pouvant à ſes côtés & pleurer & gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, ſans eſpoir, je me croyois heureuſe,
Qu'eut inſpiré de plus une ardeur vertueuſe ?
Je me diſſimulois qu'une ſombre langueur
Sur mes jours répandue, en deſſéchoit la fleur...

Je mourois... pour Comminge. A ma fosse entraînée,
Je n'y déplorois point ma triste destinée ;
Peu sensible à ma fin ; je disois seulement :
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant :
C'est sur sa fosse hélas ! que je portois mes larmes ;
C'est-là que s'attachoient mes mortelles allarmes.
Ardente à partager ses pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur & mes maux.
Encor même aujourd'hui, d'une main frémissante
J'essayois d'entr'ouvrir cette fosse effrayante
Où Comminge... Mon cœur a trahi mon dessein ;
Et l'instrument funebre est tombé de ma main...
Vous serez étonnés qu'avec tant de foiblesse,
Avec tous les transports de l'amoureuse ivresse,
Une femme ait dompté ce mouvement puissant,
Qu'elle ait pu subjuguer le désir si pressant
De se faire connoître au tyran de son ame :
Ce n'est point la vertu qui repoussoit ma flamme ;
C'étoit... c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler ;
Je pensois que ce Dieu qu'aujourd'hui je révere
Attachoit mon Amant par un culte sincere,
Que les pleurs de Comminge, & ses profonds ennuis
De la Religion étoient les heureux fruits...
Combien de fois mes pas, ma voix, un cœur trop tendre,
Pénétré du plaisir de le voir... de l'entendre,
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir ?...
Mais... j'aimois trop Comminge... & je pouvois mourir.

Nous touchons au moment où l'Éternel lui-même
Fait marcher devant moi ſa ſageſſe ſuprême.
Tantôt ma paſſion... où le pouvoir d'un Dieu
Sur des pas trop chéris m'appelloit en ce lieu...
Comminge... de ſes pleurs arroſoit cette tombe,
Il la quitte, ſoudain à ſa place je tombe,
Et dans mon ſein mourant ces pleurs ſont recueillis...
Je ne pus réſiſter à mes ſens attendris,
En vain l'amour m'arrête... à lui-même s'oppoſe,
De ces vives douleurs je veux ſavoir la cauſe.
J'entends... je vois Comminge... en ſes mains un portrait...
Je ſais... tous ſes tourments... & que j'en ſuis l'objet...
Mon ame, un cri m'échappe... & je ſuis expirante.

COMMINGE (*avec une profonde douleur.*)

Et moi, je vis encor !

EUTHIME.

Sous une main puiſſante
Succombant tout à coup, j'ai vu mes attentats...
J'ai vu Dieu ſur Comminge appeſantir ſon bras,
Punir ce malheureux... dont je ſuis la complice...
Qu'ai-je dit ? j'ai tout fait, éternelle Juſtice,
Daigne lui pardonner... c'eſt moi qui dois ſouffrir...
(*à Comminge.*)
J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir;

Il exauce mes vœux... ma tendresse... plus pure
D'expier... nos forfaits te presse... te conjure...
Comminge... cher Amant... quel mot m'est échappé !. . .
J'irrite encor ce Dieu qui par moi t'a frappé...
Ne pleure point ma fin... ne pleure que ma vie...
Ah ! plutôt que ton cœur... il le faut... qu'il m'oublie...
Remplis-toi de Dieu seul... à sa voix obéis...
Et que ton repentir de ma mort soit le prix !...
Me le promets-tu ? (*Comminge se dégage des bras des Religieux, & va tomber prosterné à côté d'Adélaïde ; il va pleurer sur sa main qu'elle lui présentoit, & que tout à coup elle retire.*)
Fuis... laisse-moi... je dois craindre...
Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre !

(*Au P. Abbé.*)

MonPere, contre moi j'implore votre appui ;
Si j'offensai mon Dieu... que j'expire pour lui.
Dans un cœur déchiré n'est-il pas temps qu'il regne ?
Je veux n'aimer... que lui. (*A d'Orvigni.*)
Que l'amitié me plaigne,
D'Orvigni, vous voyez l'effet des passions,
Le jour affreux qui naît de leurs illusions !

(*aux Religieux.*)

Vous... que je n'oserois nommer encor mes Freres,
Pour Euthime unissez vos regrets, vos prieres,

Je n'eus point vos vertus... je sus les respecter.

(*Au P. Abbé.*)

Me seroit-il permis hélas ! de souhaiter

(*en montrant Comminge.*)

Qu'un jour l'humanité réunit notre cendre ?...
Quels vœux j'ose former !... en mon sein viens descendre...
Viens... effacer des traits... (*Au Religieux qui porte le Crucifix.*)
Donnez... & que mes pleurs...

(*Elle baise le Crucifix avec transport.*)

(*A P. Abbé.*)

Mon Pere... approchez-vous... Dieu... Comminge...
Je meurs.

COMMINGE, *avec un cri & la fureur de la douleur & du désespoir, se jettant sur le corps d'Adélaïde.*)

Elle expire ! (*On observe que la cloche cesse de sonner.*)

D'ORVIGNI (*allant en pleurant vers Comminge qui est toujours dans la même situation.*)

Comminge !...

LE P. ABBÉ.

O malheureux Arsene....

(*Aux Religieux & en montrant Comminge.*)

Loin d'un si triste objet que la pitié l'entraîne....

(*Quelques Religieux entourent Comminge pour l'arracher à sa situation.*)

Le premier des devoirs de la Religion,
Est de céder aux soins de la compassion
De secourir le foible, & même le coupable...
Des humaines erreurs exemple déplorable !
Dès le premier soupir par son cœur égaré...
Grand Dieu, qu'est-ce que l'homme aux passions livré !

' *Nota.* Pour juger cette Scene, qui paroîtra sûrement trop longue à ces Lecteurs qui ne se laissent conduire que par l'esprit de comparaison, il faut se pénétrer du tableau. C'est le développement du caractere d'une femme passionnée. Elle ouvre son cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait suivre & saisir les plus légeres impressions; ces mouvements, d'abord imperceptibles, l'ont conduite à des foiblesses qu'elle doit, en ce moment de vérité, regarder comme des fautes très-graves, comme des crimes. Eh! que de personnes qui liront cette Scene, si elles veulent s'interroger un instant, se trouveront malheureuses & coupables comme Adélaïde! Si le Chevalier Des Grieux, ou Clarisse, qui n'a commis qu'une imprudence d'où sont nées toutes ses infortunes; si ces personnages, dis-je, étoient morts dans le sein de leurs parents, je crois, si l'on peut parler ainsi, qu'ils se seroient répandus dans ces effusions d'ame. On ne perdra

point encore de vue que cette infortunée Adélaïde, rendue tout à coup à Dieu, fait une ſorte de *Confeſſion Générale*. Si on l'accuſe d'appuyer avec un peu trop de complaiſance ſur les détails de ſes fautes, l'avouerons-nous ? ce plaiſir ſecret de ſe rappeller de cheres erreurs, plaiſir qu'aſſurément rejettent la Vertu & la Religion, & dont à peine on oſe ſoi-même ſe rendre compte, eſt peut-être dans le cœur humain ; on prie le Lecteur de s'examiner là-deſſus avec bonne foi, & puis ce n'eſt qu'à la mort que cette femme ſe convertit, il n'y a qu'un inſtant qu'elle étoit dévorée par ſon amour. Enfin, il falloit que cette Scene fût un tableau pathétique de morale ; c'eſt pour cette Scene que la Piece a été faite. Que de jeunes cœurs y trouveront leur hiſtoire ! ils y apprendront cette grande, cette importante vérité, que les plus foibles étincelles dans les paſſions conduiſent à de terribles incendies, ſouvent la ſource de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes.

Fin du troiſieme & du dernier Acte.

LETTRE
DU COMTE
DE COMMINGE
A SA MERE.

p. 107





LETTRE DU COMTE DE COMMINGE.

Le Comte DE COMMINGE *est supposé écrire quelque tems après l'événement qu'il raconte.*

C'Est de tous les Mortels le plus infortuné,
De tous les Malheureux le plus abandonné;
C'est ton Fils qui t'écrit : peux-tu le méconnoître ?
Ton Fils ! depuis long-temps tu l'as pleuré peut-être:
Il respire, frémis. Au comble de l'horreur,
En attendant la mort, il vit de sa douleur;
Il vit !... près d'un cercueil ! qu'ai-je dit ? Ah ! pardonne....
J'entends des cris plaintifs, & l'effroi m'environne;
Mes pleurs coulent... Ma Mere !... ô sort ! ô sort affreux !

Je vais troubler tes jours, que je dus rendre heureux:
Mais j'ai beſoin d'un cœur compatiſſant & tendre,
Où mon cœur oppreſſé puiſſe enfin ſe répandre :
Tout eſt muet & ſourd au fond de mes déſerts;
Et toi ſeul à ton fils reſtes dans l'Univers.
Rappelle-toi... combien je t'ai coûté de larmes !...
Rappelle-toi ce temps marqué par tes allarmes,
Où le bras paternel, contre mes vœux armé,
Briſa le plus ſaint nœud que le Ciel ait formé.
Que de maux ont ſuivi cette rigueur d'un pere !
Je fus reſpectueux autant qu'il fut ſévére :
Mais j'aimois un Objet; tu le ſçais, tu l'as vu,
Qui prit ſur moi les droits que donne la vertu,
Ces droits impérieux, ſi bien faits pour mon ame;
Je ne ſéparois point mon honneur & ma flâme.
J'aimois Adélaïde, Adélaïde !... Ah ! Dieux !...
Ce tréſor, qu'à la Terre avoient montré les Cieux.
Et c'eſt cet amour même, ombre à jamais chérie,
Qui d'un deuil éternel enveloppa ta vie !
C'eſt pour briſer mes fers, pour fermer mon tombeau
Que tu choiſis l'Epoux qui devint ton Bourreau !
Ma Mere, il t'en ſouvient... J'en frémis d'épouvante:
Dans un cachot ce Monſtre enferma mon Amante.
Auteur de ſes tourmens, de ſon horrible ſort,
Anéantit, trompé par le bruit de ſa mort,
Privé de tout, j'errai long-tems à l'aventure;
J'eus la Terre pour lit, mes pleurs pour nourriture:
Sombre habitant des Bois, dans leurs profonds détours,
Je pleurois mon Amante, & la cherchois toujours.
J'allai, je m'enfonçai dans cette ſolitude,

Où mourir à ſoi-même eſt la premiere étude,
Où d'épaiſſes forêts & des rochers affreux
S'élevent triſtement ſous un Ciel ténébreux;
Tombeaux anticipés, qu'habite le ſilence,
Et que le repentir diſpute à l'innocence.
Toi-même ignoras tout. Sous ces dômes ſacrés,
Figure-toi ton fils, l'œil, la marche égarés,
Parcourant au haſard cette lugubre enceinte,
Séché dans les ennuis, mourant dans la contrainte;
Vers la terre baiſſant des yeux noyés de pleurs,
Et flétri, jeune encor, par l'excès des malheurs.
L'aſpect religieux de tous nos Solitaires,
Pénitens ſans orgueil & Martyrs volontaires;
Le ſpectacle touchant de ces ſages Mortels,
Qu'on voit vivre & mourir, à l'ombre des Autels,
Dans le mépris des biens, des eſpérances vaines,
Et loin du tourbillon des paſſions humaines;
L'intéreſſante paix, la majeſté d'un lieu,
Où l'homme, en s'oubliant, s'approche de ſon Dieu;
Tout réveilloit en moi la plainte & le murmure;
Tout, par un poiſon lent aigriſſoit ma bleſſure.
Je ne ſçais quel inſtinct ſembloit me confirmer
Qu'Adélaïde encor reſpiroit pour m'aimer.
C'eſt alors que, brûlant d'une flamme nouvelle,
Je maudiſſois les lieux qui me ſéparoient d'elle:
Je confiois ſon nom aux antres d'alentour:
Mes traits défigurés peignoient encor l'amour.
Combien de fois, au fond de ma retraite obſcure,
Séduits par les attraits d'une vaine impoſture,
Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur,
Que me donna ſa main dans mes jours de bonheur!
Cet aſpect conſolant ſoutenoit mon courage:

Avec recueillement j'adorois ſon image :
J'y retrouvois ce front, ſi noble ſans fierté ;
Trône de la décence & de la vérité ;
Cette bouche où ſouvent, (oſerai-je le dire ?)
Je vis, à mon approche, errer un doux ſourire ;
Et cet œil qui, ſévére & tendre tour à tour,
Imprimoit le reſpect, en inſpirant l'amour.
Un jour ce ſouvenir m'occupera ſans ceſſe,
Parcourant ce portrait, ſi cher à ma tendreſſe,
Au feu de mes regards il parut s'animer :
Ce que je reſſentois, il parut l'exprimer.
Un voile de douleurs s'étendit ſur ces charmes ;
Il ſembloit me parler, frémir, verſer des larmes ;
Et je crus un moment, ſatisfait & trompé,
Qu'il répandoit les pleurs dont je l'avois trempé.

Mon déſordre, mes cris, mes pleurs involontaires,
Détournerent enfin l'œil de nos Solitaires.
Ces mortels recueillis, & qu'on ne voit jamais
Promener leurs regards curieux ou diſtraits,
Les fixerent ſur moi : leur ame bienfaitrice,
Suſpendit un moment ſon pénible exercice ;
Et, comparant leur ſort à mon ſort rigoureux,
Sous la haire ſanglante ils ſe trouvoient heureux.

Le plus jeune ſur-tout (j'en accuſois ſon âge,)
Sans ceſſe en gémiſſant, erroit ſur mon paſſage.
Sous nos triſtes cyprès je le voyois rêver,

---

* *Le lieu, le changement des traits d'Adélaïde, la certitude où le Comte eſt de ſa mort, tout cela, je crois, fonde ſuffiſamment l'impoſſibilité de la reconnoître.*

Et d'un œil douloureux il ſembloit m'obſerver.
Fraîcheur de la jeuneſſe, éclat des premiers charmes,
Rien ne s'étoit ſauvé du ravage des larmes.
Soulevois-je mes yeux, je rencontrois les ſiens,
Toujours avec langueur attachés ſur les miens.
Quand je croyois le fuir, je le trouvois encore :
Si j'allois dans nos Bois, au lever de l'aurore,
Fendre le chêne antique, ou bien puiſer des eaux;
Ses délicates mains partageoient mes travaux.
Il me ſuivoit par-tout. Au bord d'un lac tranquille,
Je travaillois un ſoir à mon dernier aſyle;
Je creuſois mon cercueil: en moi-même abſorbé,
Je reſtai quelque temps ſur ma bêche courbé:
Dans ces ſombres objets mon ame enſévelie,
Aimoit à contempler le terme de la vie.
Sans trouble, ſans terreur, trop foible pour mes maux,
D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
Ma main, dans ce moment, incertaine & timide,
Sur le ſable imprima le nom d'Adélaïde.
A peine eſt-il tracé, ce même Pénitent,
Jette un cri, s'offre à moi, pâle, égaré, tremblant;
Peignant dans ſes regards le trouble & la tendreſſe;
Sur les arbres voiſins appuyant ſa foibleſſe.
Sa défaillante voix murmure quelques mots,
Confus, entrecoupés, mourans dans les ſanglots:
Il me fixe, & content d'exciter mes allarmes,
Il diſparoît ſoudain pour me cacher ſes larmes.

Sans doute, me diſois-je, amant infortuné,
De la même infortune il m'aura ſoupçonné:
Il aime, il brûle encore au ſein de la retraite;
Il rougit devant Dieu d'une flamme ſecrette,

Et s'élance vers moi dans son mortel ennui,
Me croyant malheureux & tendre comme lui.
Combien je le plaignois ! poursuivrai-je, ô ma mere,
Le récit effrayant de ce fatal mystere ?
Te peindrai-je mes sens, de douleur consumés,
Ce cœur brûlant toujours de regrets enflammés,
Mes éternels tourments, accrus par le silence,
Tous ces foibles retours vers le Dieu qu'on offense,
Les horreurs de la nuit, les supplices du jour,
Et mes tristes serments démentis par l'amour ?

Enfin, après trois ans, devenu plus paisible,
Affaissé sous mes maux, j'étois presqu'insensible.
J'éprouvai ce néant & ces tristes langueurs
Que le temps par dégrés verse au fond de nos cœurs.
Je me sentois mourir. Dans mon ame expirante,
Dieu, long-temps oublié, balança mon Amante.
Je crus qu'Adélaïde, heureuse dans les Cieux,
Vouloit un encens pur & de plus nobles vœux.
Je m'excitois moi-même & réchauffois mon zèle,
Pour ces devoirs sacrés qui me rapprochoient d'elle.
Je pensois chaque jour m'élever d'un degré
Vers le céleste objet dont j'étois séparé...

O retour inoui ! de profondes ténebres
Envelopoient ces tours & ces dômes funebres.
Je m'entends appeller par ces sons effrayans,
Lamentable signal de nos derniers momens.
J'accours... Dieu ! quel spectacle, & que vais-je t'apprendre ?
Je trouve un malheureux étendu sur la cendre :

Nous

Nous l'environnions tous : l'obſervant de plus près,
Dans l'ombre de la mort je diſtingue ſes traits...
Je crois le voir encor... J'en friſſonne... ma mere....
C'étoit... le croiras-tu ?... ce même Solitaire,
C'étoit... tu me préviens ; tu vois mon ſort affreux...
C'étoit Adélaïde.... expirante à mes yeux !

Elle m'enviſageoit d'un regard fixe & tendre.
» O mes Freres, dit-elle, oſerez-vous m'entendre,
» Me plaindre & pardonner ? Je ſuis indigne, hélas!
» D'habiter parmi vous, de mourir dans vos bras.
Vous ne voyez en moi qu'une Femme coupable,
» Conduite par l'amour dans ce lieu reſpectable.
» J'aimois... j'étois aimée... Un d'entre vous ... ah! » Dieux !
» Il me voit, il m'entend ; il eſt devant vos yeux...
» Son effroi... ſa douleur, criminelle peut-être,
» Et ſon ſaiſiſſement le font aſſez connoître...
» Comminge, approche-toi : ſur ce lit malheureux,
» Le Ciel pour un moment veut nous unir tous » deux.
» Viens... me reconnois-tu ? ... c'eſt moi ; c'eſt ton » Amante :
» Elle n'eſt plus à craindre, alors qu'elle eſt mou» rante.
» Depuis plus de ſix ans j'habite ce ſéjour :
» Ah ! par ce ſeul effort juge de mon amour. *
» Dans ces réduits ſacrés, témoin de ma tendreſſe,
» Ai-je pu t'oublier ? Je te voyois ſans ceſſe.
» La ſainteté du lieu retint cent fois mes pas,

---

* *J'ai cru devoir retrancher ici l'hiſtorique de ſon entrée à la Trappe : ce détail auroit néceſſairement été froid. Ceux qui voudront ſe le rappeller, peuvent recourir à l'Extrait qui précede.*

» A l'inſtant où j'allois me jetter dans tes bras.
» J'épiois tes ſoupirs, & j'y trouvois des charmes :
» Je goûtois, en pleurant, la douceur de tes larmes.
» Entre tes mains ſouvent je ſurpris mon portrait,
» Et de mon ame alors s'envoloit le regret.
» J'aimois ; & près de toi, ſous ces tours renfermée,
» Je m'enivrois encor du plaiſir d'être aimée.
» Va, je n'euſſe jamais voulu d'autre bonheur :
» Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur ;
» Je le craignis du moins. Au ſein de la ſouffrance,
» Ton front calme peignoit la froide indifférence ;
» Ton œil étoit ſerein ; tes ſoupirs & tes vœux,
» Reclamés par l'amour, ſe tournoient ver sles
» Cieux.
» Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée.
» Seule, dans un déſert... où j'étois oubliée.
» J'enviſageai ſoudain le terme de mon ſort.
» L'amour troubla ma vie... Il va cauſer ma mort...
» O mon Dieu ! j'obéis à ta voix qui m'appelle :
» Je me ſoumets à toi ; frappe une criminelle,
» Frappe, & pour mon Amant réſerve tes faveurs :
» Il a connu ſans doute & pleuré ſes erreurs ;
» Ou, s'il n'a point encore étouffé ſa foibleſſe,
» Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de ſa ten-
» dreſſe,
» De ces charmes ſi vains, le reſte inanimé,
» Et qu'il tremble en voyant ce qu'il a tant aimé.

O prodige ! ô terreur, ô chere Adélaïde !
Je reſte quelque temps & muet & ſtupide.
Sans force, ſans couleur, près d'elle proſterné,
Sous un bras tout-puiſſant j'étois comme enchaîné :
Mais, dès qu'à la lueur d'une lampe expirante,
Je vois l'affreuſe mort ſur ſes levres errante ;

Luttant avec effort, si-tôt que je la voi
Me tendre encor les bras soulevés jusqu'à moi;
Avec peine entr'ouvrir sa débile paupiere;
Me chercher, me nommer à son heure derniere;
Ma voix alors, ma voix sort du fond de mon cœur;
Par des cris redoublés j'exhale ma douleur.
Je tombe sur ce lit, qu'entoure l'épouvante,
Sur la cendre sacrée, où périt mon Amante.
Tout disparoît pour moi: ce corps déjà glacé,
Cet auguste dépôt, je le tiens embrassé:
Je couvre de baisers ce front pâle & livide,
Où j'entrevois encor des traits d'Adélaïde;
J'arrose de mes pleurs sa défaillante main,
Que la mienne, en tremblant, presse contre mon sein.
» Réponds-moi, m'écriai-je; oui, c'est moi qui
» t'apelle;
» Oui, c'est moi qui t'adore & qui te suis fidelle:
» Si cet aveu t'est cher, & peut te ranimer,
» Va; jamais ton Amant ne cessa de t'aimer.
Elle semble, à ces mots, tendrement me sourire;
Je renais.... vain espoir qu'un instant vient détruire!
Hélas! son cœur bientôt reste sans mouvement...
Je ne m'aperçois point de ce fatal moment:
Je respire la mort sur sa bouche flétrie,
Et sa belle ame au moins est par moi recueillie.
Que dis-je? Dans mon trouble & dans mon abandon,
Je lui parlois encore & répétois son nom;
Long-temps après sa mort je la croyois vivante.
Te representes-tu cette nuit effrayante,
Cette cendre, ce lit, ce flambeau ténébreux,
Aux ombres du trépas mêlant un jour affreux;
Autour de moi rangés, nos pâles Solitaires,
Au Ciel avec des pleurs adressant des prieres?

Ainſi la piété n'endurcit point les cœurs !
Ces ſévéres Mortels partageoient mes douleurs :
Confidens & témoins de nos deſtins horribles,
Ils ne rougiſſoient point de paroître ſenſibles :
Leur œil compatiſſant étoit fixé ſur nous ;
Et le Dieu que je ſers, de ſes droits ſi jaloux,
Pour la premiere fois, ſous cette voûte obſcure,
Laiſſa gémir l'amour & parler la nature.....
Eſpoir, amour, bonheur, tout ce qui fut ſacré,
Ce tombeau le renferme, il a tout dévoré !
Eh ! quoi ! l'homme qui ſouffre eſt donc forcé de vivre !
Adélaïde eſt morte, & je ne puis la ſuivre !...
Ma mere tu l'aimois, que ne peut la vertu ?
Cet objet te fut cher, dès qu'il te fut connu.
Quelle ame ! que d'attraits ! combien elle étoit belle !
Hélas ! combien de fois tu pleuras avec elle !
Oui, tu nous confondois dans tes embraſſemens ;
Tu la nommois ta fille, & plaignois nos tourmens.
Ciel ! me trompé-je ? En proie à ſes ardeurs ſecrettes,
Elle habita ſix ans ces ſauvages retraites !
L'amour dans ſes tombeaux ſçut entraîner ſes pas !
Le cilice a meurtri ces innocens appas !
Lorſque dans ſon portrait je contemplai ſes charmes,
C'eſt elle que j'avois pour témoin de mes larmes !
Mille fois ſur ſes pas je me ſuis égaré !
Je reſpirois cet air qu'elle avoit reſpiré !
Elle étoit près de moi, je la voyois ſans ceſſe !
Ses timides ſoupirs m'exprimoient ſa tendreſſe !
Et rien n'a pu frapper mon œil appéſanti !
Malheureux ! & mon cœur ne m'a point averti !....
Ah ! ſecondé par toi, s'il t'avoit reconnue,

Si ta main ſecourable eût deſſillé ma vue,
Chere Amante, à tes pieds j'euſſe tombé ſoudain,
Et j'aurois ſçu peut-être adoucir ton deſtin.
Loin de l'œil des humains, & fuyant la lumiere,
Cachant notre ſecret à la nature entiere,
Hélas ! nous aurions pu, libres dans nos ſoupirs,
En ces lieux de douleurs connoître les plaiſirs.
Avec toi le bonheur eût habité nos plaines ;
Nous nous ſerions aidés à ſupporter nos chaînes.
Ces antres ombragés de lugubres cyprès,
Ces cavernes, ces monts, ont des détours ſecrets...
Juſqu'aux pieds des Autels, parmi nos Solitaires,
Nous aurions confondu nos voix & nos Prieres :
Le Souverain des Cieux qui reçut nos ſermens,
Sans courroux, dans ſon Temple, auroit vu deux Amans
L'implorer, le ſervir, & l'adorer enſemble,
Dans cette heureuſe paix de deux cœurs qu'il raſſemble ;
Et transformé par toi, ce funeſte ſéjour
Eût ſervi pour nous ſeuls de retraite à l'Amour...
A l'Amour ? un cercueil où repoſe ta cendre,
Voilà donc ce qui reſte à cet Amour ſi tendre !
Ah ! de mon cœur au moins rien ne peut t'arracher.
Dût, la foudre à la main, Dieu me le reprocher.
Tu vivras à jamais dans ce cœur qui t'adore.
Je te vois, je t'entends & je te parle encore.
Les lieux que plus ſouvent parcouroient tes douleurs,
Sans ceſſe j'y reviens & les baigne de pleurs :
Dans le Temple divin j'oſe occuper ta place :
Par-tout j'écris ton nom... en pleurant je l'efface.
Quel terme à tant de maux !... ma mere... Je frémis,
Prends pitié de mon trouble & de mes longs ennuis,

Le temps semble fixé sur ces froides demeures ;
En douloureux instans il prolonge mes heures.
Quand mes Freres lassés de leurs pieux travaux ,
Endorment leurs tourmens au sein d'un doux repos;
Moi seul je veille encor dans cet asyle sombre :
La timide infortune aime à gémir dans l'ombre,
J'appelle Adélaïde ; & des profondes nuits ,
Le calme formidable est troublé par mes cris.
Je vais, marche à grands pas: des Fantômes funebres,
Semblent autour de moi secouer les ténebres ,
Et je reviens bientôt , frémissant , oppressé ,
Tomber près du cercueil que je tiens embrassé.
L'Ombre d'Adélaide à mes yeux s'y presente :
Je tressaille de joie & crois voir mon Amante.
Plus léger que les vents , le Spectre quelquefois ,
Fuit & va se plonger dans l'épaisseur des bois.
Je m'élance , le suis , palpitant , hors d'haleine :
Je prête un corps , hélas ! A cette ombre incertaine ;
Mais la foible vapeur , prompte à s'évanouir ,
S'échappe de mes bras , tous prêts à la saisir.
Tantôt je crois la voir , cette Femme adorée ,
Rayonnante d'éclat, de ses attraits parée ,
Telle que je la vis dans ces bosquets rians ,
Où son premier regard s'empara de mes sens ;
Où la divinité , dont elle fut l'image ,
Se montrant sous ses traits , emporta mon hommage
» Elle me dit ; arrête , & commande à ton cœur :
» La mort est un passage & nous mene au bonheur.
» J'habite ce séjour , où l'ombre est dissipée ,
» Où l'on jouit enfin , où l'ame est détrompée.
» Ce Dieu que l'on nous peint , de ses foudres armé,
» Est un Dieu bienfaisant , mais qui veut être aimé.
» Cher Amant ne crains point ses fureurs vengeres-
» ses.

» Qui forma les humains, pardonne à leurs foiblesses,
» Imploré par mes vœux, il va veiller sur toi.
» Tu n'as plus qu'un instant pour monter jusqu'à moi :
» Déjà s'ouvre à tes yeux l'Eternité brillante.
» Adore & sers un Dieu qui te rend ton Amante.
Vaines illusions ! mon esprit révolté,
Cherche en vain à reprendre un joug qu'il a quitté.
Adélaïde.... ô Dieu !... tu l'emportois sur elle ;
Et l'Amant plus tranquille étoit Chrétien fidelle :
Je baissois devant toi mon front respectueux :
Au pied de tes Autels je portois tous mes vœux.
A mes côtés, pourquoi place-tu ton Amante ?
Pourquoi dans ses déserts me l'offrois-tu mourante ?
Puis-je, puis-je oublier ses regards expirans,
Sa main qui me serroit, & ces tendres accents,
Ces mots entrecoupés, encor pleins de sa flamme,
Que sa mourante voix a gravés dans mon ame ?
Arbitre de mon sort, ah ! c'est assez punir.
Dans le même tombeau daigne au moins nous unir.
Sauve de sa foiblesse, épargne à ta vengeance
Un cœur qui te chérit, & pourtant qui t'offense.
La mort que je verraï d'un œil si satisfait,
Sera le premier don que mon Dieu m'aura fait.
Tels sont mes vœux, mes pleurs, mes plaintes inutiles.
Et le trépas pour moi semble fuir ces asyles.
Es-tu content, mon pere ? A mon seul souvenir,
Combien, au fond du cœur, ne dois-tu pas frémir ?
A ces horribles traits faut-il te reconnaître ?
Je devrois te haïr, c'est toi qui m'a fait naître.
Ton nom seul me consterne & me remplit d'effroi :
Mes pleurs depuis vingt ans déposent contre toi.

O toi, par le devoir à ſes deſtins unie,
Fais-lui, pour me venger, l'hiſtoire de ma vie :
Qu'il frémiſſe à ſon tour : porte au fond de ſon cœur
L'accent de mes regrets, le cri de ma douleur.
D'un fils tendre & ſoumis perſécuteur ſévére,
Bourreau d'Adélaïde, eſt-il encor mon pere ?
Non ! de ſa main barbare il a briſé nos nœuds.
Puiſſé-je tranſporter ce cercueil ſous ſes yeux ?
Puiſſent ces noirs tableaux l'environner ſans ceſſe,
Et le malheur d'un fils tourmenter ſa vieilleſſe !
Qu'ai-je dit ?.. .ah !... pardonne à mon égarement,
Ces coupables tranſports, ces fureurs d'un Amant.
Malgré ſa cruauté, je ſens que je l'honore :
Il ne m'aima jamais, & moi je l'aime encore.
Dérobe-lui mes maux, confiés à ta foi :
S'il peut te conſoler, il eſt un Dieu pour moi.
O penſée accablante ! ô comble de miſere !
J'ai donc perdu le droit de conſoler ma mere ?...
Un devoir redoutable enchaîne ici mon ſort,
Et m'attache vivant aux horreurs de la mort.
Je ne puis déſormais te parler ni t'entendre,
Sécher au moins les pleurs que je te fais répandre,
Soutenir ta foibleſſe, & tes pas chancelans,
Entrelacer mes bras dans tes bras défaillans.
En vain prêt à fermer ma peſante paupiere,
Pour mourir dans ſon ſein j'appellerai ma mere :
Peut-être en cet inſtant que j'implore à grands cris,
Ta voix mourante en vain appellera ton fils.
Ma tendre mere !... ah ! Dieu ! c'en eſt fait... je ſuc-
combe....
Chere Amante, eſt-ce toi qui ſouleves ta tombe ?....
Elle s'ouvre ! c'eſt toi.... Je te ſuis.... Je me meurs....
Que le trépas eſt doux après tant de malheurs !

MÉMOIRES

DU

COMTE DE COMMINGE.



MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre deſſein, en écrivant les Mémoires de ma Vie, que de rappeller les plus petites circonſtances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eſt poſſible, plus profondément dans mon ſouvenir.

La Maiſon de Comminge, dont je ſors, eſt une des plus illuſtres du Royaume. Mon biſaïeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres conſidérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luſſan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfants fuſſent élevés enſemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis preſqu'en naiſſant.

Mon pere, qui étoit toujours ſurpaſſé dans ſes exercices par le Marquis de Luſſan, en conçut une jalouſie qui devint bientôt de la haine : ils avoient ſouvent des diſputes ; & comme mon pere étoit toujours l'agreſſeur, c'étoit lui qu'on puniſſoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maiſon : je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaiſſer l'orgueil de M. de Luſſan ; tous les biens qu'il poſſede vous appartiennent par une ſubſtitution, & votre grand-pere n'a pu en diſpoſer. Quand vous ſerez le maître, ajouta-t-il, il vous ſera aiſé de faire valoir vos droits.

Ce diſcours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour ſon couſin : leurs diſputes devenoient ſi vives qu'on fut obligé de les ſéparer ; ils paſſerent pluſieurs années ſans ſe voir, pendant leſquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luſſan n'eut qu'une fille de ſon mariage ; & mon pere n'eut auſſi que moi.

A peine fut-il en poſſeſſion des biens de la maiſon, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire uſage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir ſes droits ; il rejetta pluſieurs propoſitions d'accommodement ; il intenta procès, qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le Marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere, toujours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il prétendoit le réduire ; le Marquis, quoique naturellement

d'un caractere doux , ne put s'empêcher de répondre : ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Luſſan ; il déſarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie. Elle me ſeroit odieuſe ſi je te la devois , lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi , répondit M. de Luſſan , en lui jettant ſon épée & en s'éloignant.

Cette action de généroſité ne toucha point mon pere ; il ſembla , au contraire , que ſa haine étoit augmentée par la double victoire que ſon ennemi avoit remportée ſur lui ; auſſi continua-t-il , avec plus de vivacité que jamais , les pourſuites qu'il avoit commencées.

Les choſes étoient en cet état quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée , l'Abbé de R... parent de ma mere , donna avis à mon pere que les titres d'où dépendoit le gain de ſon procès , étoient dans les Archives de l'Abbaye de R... où une partie des papiers de notre maiſon avoit été tranſportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand ſecret , de venir lui-même chercher ſes papiers , ou d'envoyer une perſonne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa ſanté , qui étoit alors mauvaiſe, l'obligea à me charger de cette commiſſion. Après m'en avoir exagéré l'importance : vous allez , me dit-il , travailler pour vous plus que pour moi : ces biens vous appartiendront ; mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois aſſez bien né pour par-

tager mon reſſentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raiſon de m'oppoſer à ce que mon pere déſiroit de moi, auſſi l'aſſurai-je de mon obéiſſance.

Après m'avoir donné toutes les inſtructions qu'il crut néceſſaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun ſoupçon dans l'Abbaye où Madame de Luſſan avoit pluſieurs parents. Je partis accompagné d'un vieux domeſtique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les Archives les titres qui établiſſoient inconteſtablement la ſubſtitution dans notre maiſon; je l'écrivis à mon pere: & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permiſſion d'y aller paſſer le temps des Eaux. L'heureux ſuccès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y conſentit.

J'y parus encore ſous le nom de Marquis de Longaunois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour ſoutenir la vanité de celui de Comminge: je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il regne dans ces lieux-là une gaieté & une liberté qui diſpenſe de tout le cérémonial; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaiſir: on me mena dîner chez le Marquis de la Vallete, qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la fontaine, & à qui j'avois débité quelque galanterie, que je me

croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles quand je vis entrer une femme bien faite, ſuivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. Tant de charmes étoient encore relevés par ſon extrême modeſtie : je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu juſques-là diſparut ; je ne pus plus faire autre choſe que la ſuivre & la regarder : elle s'en apperçut, & en rougit. On propoſa la promenade, j'eus le plaiſir de donner la main à cette aimable perſonne. Nous étions aſſez éloignés du reſte de la compagnie pour que j'euſſe pu lui parler ; mais moi qui, quelques moments auparavant, avoit toujours eu les yeux attachés ſur elle, à peine oſai-je les lever quand je fus ſans témoin. J'avois dit juſques-là à toutes les femmes même plus que je ne ſentois. Je ne ſus plus que me taire, auſſi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie ſans que nous euſſions prononcé un ſeul mot, ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois beſoin d'être ſeul pour jouir de mon trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu ſi timide que je n'avois oſé demander le nom de celle que j'aimois : il me ſembloit que ma curioſité alloit trahir le ſecret de mon cœur ; mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Luſſan ? Tout ce que j'avois à redouter de la

haine de nos peres, ſe preſenta à mon eſprit ; mais de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eut inſpiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille, de l'averſion pour tout ce qui portoit le mien. Je me ſus bon gré d'en avoir pris un autre ; j'eſpérois qu'elle connoîtroit mon amour, ſans être prévenue contre moi ; & que quand je lui ſerois connu moi-même, je lui inſpirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la réſolution de cacher ma véritable condition encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire ; mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer : je ſuivois Adélaïde par-tout ; je ſouhaitois avec ardeur une occaſion de lui parler en particulier : & quand cette occaſion tant déſirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouiſſois, me retenoit, & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette ſorte quand, nous promenant un ſoir avec toute la compagnie, Adélaïde laiſſa tomber, en marchant, un braſſelet où tenoit ſon portrait ; le Chevalier de Saint Odon, qui lui donnoit la main, s'empreſſa de le ramaſſer, & après l'avoir regardé aſſez long-temps, le mit dans ſa poche : elle le lui demanda d'abord avec douceur ; mais comme il s'obſtinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté : c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réuſſi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point :

pourquoi

pourquoi, lui dit-il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, que quand mes sentiments vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Valette : quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle; mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; & aussi-tôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le Chevalier. On le trouva chez lui, on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué; il y vint. Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade est une plaisanterie; vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne sais, me repliqua-t-il, quel interêt vous pouvez y prendre; mais je sais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espere, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger, de cette façon, à recevoir les

miens. Le Chevalier étoit brave ; nous nous battimes quelque temps avec aſſez d'égalité ; mais il n'étoit pas animé, comme moi, par le deſir de rendre ſervice à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai ſans ménagement : il me bleſſa légérement en deux endroits ; il eut à ſon tour deux grandes bleſſures : je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à ſe relever, & l'avoir conduit dans une maiſon qui étoit à deux pas delà, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panſer, je me mis à conſidérer le portrait, à le baiſer mille & mille fois. Je ſavois peindre aſſez joliment : il s'en falloit cependant beaucoup que je ne fuſſe habile ; mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? J'entrepris de copier ce portrait ; j'y paſſai toute la nuit, & j'y réuſſis ſi bien, que j'avois peine moi-même à diſtinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la penſée de ſubſtituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaide, & de l'obliger, ſans qu'elle le ſût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choſes ſont conſidérables quand on aime, & mon cœur en ſavoit bien le prix.

Après avoir ajuſté le braſſelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Luſſan me dit ſur cela mille choſes obligeantes. Adélaïde parla peu : elle étoit embarraſſée ; mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien ſenſible. J'ai eu, dans ma vie, quelques-uns de ces mo-

ments délicieux ; & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Lussan ; j'étois toujours chez elle : je voyois Adélaïde à toutes les heures, & quoique je ne lui parlasse pas de mon amour, j'étois sûr qu'elle le connoissoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres, s'entendent bien vîte ; tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette sorte, quand je reçus une lettre de mon pere, qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle ; la douleur de m'en séparer, les suites du procès qui étoit entre nos familles, se présenterent à mon esprit, avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui se détruisoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt. Je prévenois par-là les procès que je craignois tant. Mon pere, qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde ; mais quand cette espérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois consentir à donner des armes

contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-temps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon pere ne m'arrêta pas ; ses biens m'étoient substitués, & j'avois eu une succession d'un frere de ma mere que je pouvois lui abandonner, & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers : j'allai chercher la cassette qui les renfermoit ; je n'ai jamais passé de moment plus doux que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois, me ravissoit. Si elle m'aime, disois-je, elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adélaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je ; vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée ? Je n'eus pas la force de continuer : elle me parut interdite, je crus même voir de la douleur dans ses yeux. Vous m'avez entendu, repris-je ;

de grace, répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me répondit-elle? Je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussi-tôt, & quoique je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler; elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé : que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le respectai; je ne la regardois qu'avec crainte : il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect, & à la délicatesse de mes sentiments, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler; je voulois, avant de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je; eh! que ferez-vous quand vous saurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs? Je vous ai abusée par un nom supposé : je ne suis point ce que vous me croyez; je suis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge, s'écria Adélaïde! Quoi! vous êtes notre ennemi? C'est vous, c'est votre pere qui poursuivez la ruine du mien! Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom si odieux : je suis un Amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon pere ne vous fera jamais de mal, mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée ? Que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom, il m'auroit averti de vous fuir ? Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle, plus je vous vois, & plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion ; j'étois si plein de mon sentiment qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets en homme sûr de réussir.

Je ne sais pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner : je n'envisage que des malheurs, & cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sentiments, je veux bien que vous les connoissiez ; mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde avant mon départ ; j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer & de connoître que j'étois aimé, remplissoit tout mon cœur ; aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions, & cette certitude, bien loin de

diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La ſeule choſe qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur, me diſoit-elle, ſi je vous attirois la diſgrace de votre famille ; je veux que vous m'aimiez, mais je veux ſur-tout que vous ſoyez heureux. Je partis enfin plein de la plus tendre & de la plus vive paſſion qu'un cœur puiſſe reſſentir ; & tout occupé du deſſein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Bagnieres. Le domeſtique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres ſecrets de veiller ſur ma conduite : il n'avoit laiſſé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de S. Odon. Malheureuſement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere. Cette circonſtance, & le danger où il étoit de ſa bleſſure, tournoit encore contre moi. Le domeſtique qui avoit rendu un compte ſi exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois ; il avoit peint Madame & Mademoiſelle de Luſſan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu deſſein de me ſéduire.

Plein de ces idées, mon pere, naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur ; il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il, & ſans reſpect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous-

même, vous vous liez avec eux ; que sais-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui, mon pere, lui dis-je, en me jettant à ses pieds, je suis coupable, mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi : j'ose vous le dire, ayez pitié de vous ; finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie : l'inclination que la fille de M. de Lussan & moi avons pris l'un pour l'autre, aussi-tôt que nous nous sommes vus, est peut-être un avertissement que le ciel vous donne. Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux ? & combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils seront votre ouvrage ? Laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité dont il n'est pas le maître.

Mon pere, qui m'avoit laissé à ses pieds tant que j'avois parlé, me regarda long-temps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me serois pas cru capable ; aussi c'est la seule grace que vous devez attendre de moi ; il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils ; prenez votre parti sur cela, & commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé : vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit m'auroit embarrassé ; mais sa

dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance, je les ai brûlés ; prenez, pour vous dédommager, les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de paroles, mon pere furieux, vint sur moi l'épée à la main ; il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mere ne fût entrée dans le moment. Elle se jetta entre nous : que faites-vous, lui dit-elle ? songez-vous que c'est votre fils ? & me poussant hors la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long-temps ; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportements & des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mere tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. Quoi ! mon fils, me disoit-elle, une Maîtresse, & une Maîtresse encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mere. Hélas ! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un pere qui veut être obéi ; il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de douleur ? Etouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire, & je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que

je faſſe ? il m'eſt plus aiſé de m'arracher la vie que d'oublier Adélaïde : pourquoi trahirois-je les ſerments que je lui ai faits ? Quoi ! je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois ? Non, ma mere, vous ne voulez pas que je ſois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit paſſé entre nous : elle vous aimeroit, ajoutai-je, & vous l'aimeriez auſſi ; elle a votre douceur, elle a votre franchiſe ; pourquoi voudriez-vous que je ceſſaſſe de l'aimer ? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire ? votre pere veut vous marier, & veut, en attendant, que vous alliez à la campagne ; il faut abſolument que vous paroiſſiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance ; l'abſence fera peut-être plus ſur vous que vous ne croyez : en tout cas n'irritez pas encore M. de Comminge par votre réſiſtance, demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre ſatisfaction. La haine de votre pere dure trop long-temps : quand ſa vengeance auroit été légitime, il la pouſſeroit trop loin. Mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers ; il eſt perſuadé que c'eſt un ſacrifice que Madame de Luſſan a ordonné à ſa fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je, eſt-il poſſible qu'on puiſſe faire cette injuſtice à Madame de Luſſan ? Bien loin d'avoir exigé quelque choſe, Adelaïde ignore ce que j'ai fait, & je ſuis bien ſûr qu'elle auroit employé, pour m'en em-

pêcher , tout le pouvoir qu'elle a ſur moi.

Nous prîmes enſuite des meſures , ma mere & moi , pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'oſai même la prier de m'en donner d'Adélaïde , qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre , en exigeant que ſi Adélaïde ne penſoit pas pour moi comme je le croyois , je me ſoumettrois à ce que mon pere ſouhaiteroit. Nous paſſâmes une partie de la nuit dans cette converſation , & dès que le jour parut , mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois paſſer le temps de mon exil , étoit dans les montagnes , à quelques lieues de Bagnieres , de ſorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'aſſez bonne heure , le ſecond jour de notre marche , dans un Village où nous devions paſſer la nuit ; en attendant l'heure du ſouper , je me promenois dans le grand chemin , quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride , & qui verſa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carroſſe ; deux hommes qui étoient deſcendus de cheval , ſe joignirent à moi pour ſecourir ceux qui étoient dedans : on s'attend bien que c'étoit Adélaide & ſa mere ; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort bleſſée au pied ; il me ſembla cependant que le plaiſir de me revoir ne lui laiſſoit pas ſentir ſon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi !

Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras, elle avoit les siens passés autour de mon col, & une de ses mains touchoit à ma bouche : j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en apperçut, sa pudeur en fut alarmée ; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas ! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour ! j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix basse & timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi ! lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je ne goûterai peut-être jamais ? Je serrois tendrement Adélaïde en prononçant ces paroles ; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea à reprendre sa premiere attitude.

Le cabaret étoit si près que j'y fus bientôt. Je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mere, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre : pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Lussan, j'eus le temps de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon pere & moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoissance. Je ne sais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût su. C'étoit en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, & je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon pere tel qu'il étoit. Adélaïde étoit vertueuse. Je sentois que,

pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſpérer que nous ſerions unis un jour ; j'appuyai beaucoup ſur la tendreſſe de ma mere pour moi , & ſur ſes favorables diſpoſitions. Je priai Adélaïde de la voir : parlez à ma mere , me dit-elle , elle connoît vos ſentimens ; je lui ai fait l'aveu des miens , j'ai ſenti que ſon autorité m'étoit néceſſaire pour me donner la force de les combattre s'il le faut , ou pour m'y livrer ſans ſcrupule ; elle cherchera tous les moyens pour amener mon pere à propoſer encore un accommodement : nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie que ces eſpérances donnoient à Adélaïde , me faiſoit ſentir encore plus vivement mon malheur : dites-moi , lui répondis-je en lui prenant la main , que ſi nos peres ſont inexorables , vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai , me dit-elle , pour régler mes ſentiments par mon devoir ; mais je ſens que je ſerai très-malheureuſe ſi ce devoir eſt contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à ſecourir Madame de Luſſan , s'approcherent alors de ſa fille , & rompirent notre converſation. Je fus au lit de la mere , qui me reçut avec bonté ; elle me promit de faire tous ſes efforts pour réconcilier nos familles. Je ſortis enſuite pour les laiſſer en liberté; mon conducteur qui m'attendoit dans ma chambre , n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver ; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans ſa chambre , dans un

état plus aiſé à imaginer qu'à repréſenter ; je craignois de la voir pour la derniere fois. Je m'approchai de la mere, ma douleur lui parla pour moi bien mieux que je n'euſſe pu faire ; auſſi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le ſoir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre, j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chere Adélaïde : je répétai la même choſe deux ou trois fois ; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reſte ; elle en répandit auſſi : je vous montre toute ma ſenſibilité, me dit-elle ; je ne m'en fais aucun reproche, ce que je ſens dans mon cœur autoriſe ma franchiſe, & vous méritez bien que j'en aie pour vous. Je ne ſais quelle ſera notre deſtinée ; mes parents décideront de la mienne. Et pourquoi nous aſſujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos peres ; laiſſons-les ſe haïr puiſqu'ils le veulent, & allons dans un coin du monde jouir de notre tendreſſe, & nous en faire un devoir. Que m'oſez-vous propoſer, me répondit-elle, voulez-vous me faire repentir des ſentimens que j'ai pour vous ? Ma tendreſſe peut me rendre malheureuſe, je vous l'ai dit ; mais elle ne me rendra jamais criminelle ; adieu, ajouta-t-elle en me tendant la main ; c'eſt par notre conſtance & par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure ; mais quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puiſſe nous faire rougir l'un de l'autre. Je baiſois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendu ; je la mouillois

de mes larmes : je ne ſuis capable, lui dis-je, enfin, que de vous aimer & de mourir de douleur.

J'avois le cœur ſi ſerré que je pus à peine prononcer ces dernieres paroles. Je ſortis de cette chambre, je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, ſans avoir fait autre choſe que de pleurer ; mes larmes couloient, & j'y trouvois une eſpece de douceur : quand le cœur eſt véritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propre ſenſibilité.

Le reſte de notre voyage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivâmes le troiſieme jour dans un château bâti auprès des Pyrennées ; on voit alentour des pins, des cyprès, des rochers eſcarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrents qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaiſoit par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie ; je paſſois les journées entieres dans les bois, j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſentiments. Cette occupation étoit mon unique plaiſir ; je les lui donnerai un jour, diſois-je, elle verra par-là à quoi j'ai paſſé le temps de l'abſence : j'en recevois quelquefois de ma mere ; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque eſpérance. Hélas ! c'eſt le dernier moment de joie que j'aie reſſenti ; elle me mandoit que tous nos parents travailloient à

raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles : grand Dieu ! de quelle longueur les jours étoient pour moi ! j'allois dès le matin sur le chemin par où les Messagers pouvoient venir, je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant. Enfin, je vis de loin un homme qui venoit de mon côté, je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelque moment auparavant, je ne sentis plus que de la crainte ; je n'osois m'avancer, quelque chose me retenoit : cette incertitude qui m'avoit semblé si cruelle, me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement, & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maison de Foix ; que la noce devoit se faire dans le lieu où j'étois ; que mon pere viendroit lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il desiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre ; j'attendis mon pere avec assez de tranquillité : c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse

situation ; d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde. J'étois sûr qu'elle m'étoit fidelle ; je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mere qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma passion ! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon pere lui donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée ; je passai les trois jours qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de mon pere à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adélaïde d'être contente de moi ; cette idée, malgré ma triste situation, remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon pere & de moi, fut de ma part pleine de respect, mais de beaucoup de froideur ; & de la sienne, de beaucoup de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le temps, me dit-il, de vous repentir de vos folies, & je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez, par votre obéissance, à cette marque de ma bonté, & préparez-vous à recevoir, comme vous devez, Monsieur le Comte de Foix, & Mademoiselle de Foix sa fille, que je vous ai destiné ; le mariage se fera ici : ils arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai devancés que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché, Monsieur, dis-je à mon pere, de ne pouvoir faire ce que vous sou-

haitez, mais je ſuis trop honnête-homme pour épouſer une perſonne que je ne puis aimer : je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout à l'heure ; Mademoiſelle de Foix, quelque aimable qu'elle puiſſe être, ne me feroit pas changer de réſolution, & l'affront que je lui fais en deviendroit plus ſenſible pour elle ſi je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur ; tu ne verras pas même le jour, je vais t'enfermer dans un cachot deſtiné pour ceux qui te reſſemblent. Je jure qu'aucune puiſſance ne ſera capable de t'en faire ſortir, que tu ne ſois rentré dans ton devoir ; je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir : je te priverai de mon bien ; je l'aſſurerai à Mademoiſelle de Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour ; le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumiere d'une petite fenêtre grillée qui donnoit dans une des cours du château : mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laiſſât parler à perſonne. Je paſſai dans cet état les premiers jours avec aſſez de tranquillité, & même avec une ſorte de plaiſir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laiſſoit preſque pas ſentir les incommodités de ma priſon ; mais quand ce ſentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une abſence qui pouvoit être éternelle. Mes réflexions ajoutoient encore à ma peine ; je craignois qu'Adélaïde ne

fut forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empreſſés à lui plaire ; je n'avois pour moi que mes malheurs ; il eſt vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir, auſſi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre où elle m'exhortoit à me ſoumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit qu'elle en ſouffroit beaucoup elle-même ; que les ſoins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait ſoupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je cauſois à ma mere, mais il me ſembloit que ce que je ſouffrois moi-même m'excuſoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui ſe fit à ma fenêtre ; je vis tout de ſuite tomber un papier dans ma chambre : c'étoit une lettre ; je la décachetai avec un ſaiſiſſement qui me laiſſoit à peine la liberté de reſpirer ; mais que devins-je après l'avoir lue ? Voici ce qu'elle contenoit :

» Les fureurs de M. de Comminge m'ont » inſtruite de tout ce que je vous dois ; je » ſais ce que votre généroſité m'avoit laiſſé » ignorer. Je ſais l'affreuſe ſituation où vous » êtes, & je n'ai, pour vous en tirer, qu'un » moyen qui vous rendra peut-être plus mal» heureux ; mais je la ſerai auſſi-bien que vous, » & c'eſt-là ce qui me donne la force de faire

» ce qu'on exige de moi. On veut, par mon
» engagement avec un autre, s'assurer que je
» ne pourrai être à vous : c'est à ce prix que
» M. de Comminge met votre liberté. Il m'en
» coûtera peut-être la vie, & sûrement tout
» mon repos. N'importe, j'y suis résolue. Vos
» malheurs, votre prison, sont aujourd'hui
» tout ce que je vois. Je serai mariée dans peu
» de jours au Marquis de Bénavidès. Ce que je
» connois de son caractere m'annonce tout ce que
» j'aurai à souffrir; mais je vous dois du moins
» cette espece de fidélité de ne trouver que des
» peines dans l'engagement que je vais prendre
» Vous, au contraire, tâchez d'être heureux :
» votre bonheur feroit ma consolation. Je sens
» que je ne dévrois point vous dire tout ce que
» je vous dis ; si j'étois véritablement géné-
» reuse, je vous laisserois ignorer la part que
» vous avez à mon mariage : je me laisserois soup-
» çonner d'inconstance ; j'en avois formé le
» dessein. Je n'ai pu l'exécuter ; j'ai besoin dans
» la triste situation où je suis, de penser que
» du moins mon souvenir ne vous sera pas
» odieux. Hélas ! il ne me sera pas bientôt
» permis de conserver le vôtre ; il faudra vous
» oublier, il faudra du moins y faire mes ef-
» forts. Voilà de toutes mes peines celle que je
» sens le plus ; vous les augmenterez encore
» si vous n'évitez avec soin les occasions de me
» voir & de me parler. Songez que vous me
» devez cette marque d'estime ; & songez com-
» bien cette estime m'est chere, puisque, de

» tous les ſentiments que vous aviez pour moi;
» c'eſt le ſeul qu'il me ſoit permis de vous de-
» mander. »

Je ne lus cette fatale lettre que juſqu'à ces mots : » On veut, par mon engagement avec » un autre, s'aſſurer que je ne pourrai être à » vous. » La douleur dont ces paroles me pénétrerent ne me permit pas d'aller plus loin : je me laiſſai tomber ſur un matelas qui compoſoit tout mon lit. J'y demeurai pluſieurs heures ſans aucun ſentiment, & j'y ſerois peut-être mort, ſans le ſecours de celui qui avoit ſoin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon déſeſpoir, dès que j'eus repris la connoiſſance. Cette lettre, que j'avois toujours tenue pendant ma foibleſſe, & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je diſois des choſes qui faiſoient craindre pour ma raiſon.

Cet homme qui juſques-là avoit été inacceſſible à la pitié, ne put alors ſe défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon pere, il ſe reprocha d'avoir exécuté ſes ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la penſée de lui propoſer de me laiſſer ſortir ſeulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce temps-là je viendrois me remettre entre ſes mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par ſon intérêt & par la crainte que je ne me vengeaſſe un jour des mauvais traitements que j'avois reçus de

lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment, mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon desespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions : il falloit pour exécuter mon projet arriver avant son funeste mariage, & tous les moments que je différois me paroissoient des siecles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date, je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort, disois-je ; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, reprenois-je ? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Hélas ! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi ? Je retrouverai par-tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur, elle a jugé de moi comme des autres hommes : voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon conducteur : nous avions marché

une journée ſans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma mere dans le chemin qui venoit de notre côté. Elle me reconnut ; & après m'avoir montré ſa ſurpriſe de me trouver là, elle me fit monter dans ſon carroſſe. Je n'oſois lui demander le ſujet de ſon voyage : je craignois tout dans la ſituation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de priſon ; votre pere y a conſenti. Ah ! m'écriai-je, Adélaïde eſt mariée. Ma mere ne me répondit que par ſon ſilence. Mon malheur, qui étoit alors ſans remede, ſe préſenta à moi dans toute ſon horreur : je tombai dans une eſpece de ſtupidité, & à force de douleur, il me ſembloit que je n'en ſentois aucune.

Cependant mon corps ſe reſſentit bientôt de l'état de mon eſprit. Le friſſon me prit, que nous étions encore en carroſſe ; ma mere me fit mettre au lit : je fus deux jours ſans parler, & ſans vouloir prendre aucune nourriture ; la fiévre augmenta, & on commença le troiſieme à déſeſpérer de ma vie. Ma mere, qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable ; ſes larmes, ſes prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit me firent enfin réſoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux ; la premiere choſe que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde ; ma mere qui me l'avoit ôtée me vit dans une ſi grande affliction qu'elle fut obligée de me la rendre : je la mis dans une bourſe qui étoit ſur mon

cœur, où j'avois déjà mis son portrait; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mere, dont le caractere étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au temps le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde: elle m'en parloit quelquefois; & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait, je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible: votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé & même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindroit que vous pussiez épouser Mademoiselle de Lussan: je me résolus de parler à cette généreuse fille; je lui fis part de mes craintes, elle les partagea, elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage: il y avoit longtemps que son pere, offensé des procédés de M. de Comminge, la pressoit de se marier: rien n'avoit pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je? il ne m'importe, me répondit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

Deux jours après cette conversation, j'appris

que le Marquis de Bénavidès avoit été préféré à ſes concurrents ; tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Bénavidès a une figure déſagréable, qui le devient encore davantage par ſon peu d'eſprit, & par l'extrême bizarrerie de ſon humeur : j'en craignis les ſuites pour la pauvre Adélaïde ; je la vis pour lui en parler dans la maiſon de la Comteſſe de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuſe, mais il faut me marier ; & depuis que je ſais que c'eſt le ſeul moyen de délivrer M. votre fils, je me reproche tous les moments que je differe. Cependant ce mariage que je ne fais que pour lui, ſera peut-être la plus ſenſible de ſes peines ; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je ſuis digne de votre pitié, & je tâcherai de mériter votre eſtime par la façon dont je vais me conduire avec M. de Bénavidès. Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit ſu par mon pere même que j'avois brûlé nos titres ; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu ſon procès. Elle m'a avoué, me diſoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations, & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne ſais quelle douceur inſéparable, dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui ; il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie : la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mere me pressa de partir avec elle ; mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois ; il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, & je l'aurois fait si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere : il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde ; mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour savoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie ; il avoit été à Bagnieres avec moi, il connoissoit Adélaïde : il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir : il apprit en arrivant à Bordeaux que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme peu de temps après son mariage dans des Terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme, qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres ; je lui man-

dai d'aller en Biſcaye ſans perdre un moment. Le déſir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté par l'eſpérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus poſſible d'y réſiſter.

Saint-Laurent demeura près de ſix ſemaines à ſon voyage ; il revint au bout de ce temps-là : il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit beſoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait préſenter ſous ce titre, & qu'à la faveur de quelque connoiſſance qu'un de ſes oncles, qui exerçoit cette profeſſion, lui avoit autrefois donnée, il s'étoit introduit dans la maiſon. Je crois, ajouta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu, du moins je me ſuis apperçu qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle m'a vu. Il me dit enſuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus retirée ; que ſon mari ne la quittoit preſque jamais ; qu'on diſoit dans la maiſon qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jalouſie ; qu'il la portoit ſi loin que ſon frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès que quand il étoit préſent.

Je lui demandai qui étoit ce frere, il me répondit que c'étoit un jeune homme dont on diſoit autant de bien que l'on diſoit de mal de Bénavidès ; qu'il paroiſſoit fort attaché à ſa belle-ſœur. Ce diſcours ne fit alors nulle impreſſion ſur moi ; la triſte ſituation de Madame de Bénavidès, & le deſir de la voir, m'occupoit tout entier. S. Laurent m'aſſura qu'il avoit pris toutes les me-

ſures pour m'introduire chez Bénavidès. Il a beſoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement ; je lui ai promis de lui en mener un : il faut que ce ſoit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere que j'allois paſſer quelque temps chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biſcaye ; mes queſtions ne finiſſoient point ſur Madame de Bénavidès ; j'euſſe voulu ſavoir juſqu'aux moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire, il ne l'avoit vue que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre, ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup ; cet article m'intéreſſa particuliérement. Ce chien venoit de moi : je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on eſt bien malheureux, on ſent toutes ces petites choſes, qui échappent dans le bonheur. Le cœur, dans le beſoin qu'il a de conſolation, n'en laiſſe perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour ſa belle-ſœur : il ajouta qu'il calmoit ſouvent les emportements de ſon frere, & qu'on étoit perſuadé que ſans lui Adélaïde ſeroit encore plus malheureuſe. Il m'exhorta auſſi à me borner au plaiſir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler : je ne vous dis point, continua-t-il, que vous expoſeriez votre vie ſi vous étiez découvert, ce ſeroit un foible motif pour vous retenir ; mais vous expoſeriez la ſienne. C'étoit un ſi grand bien pour

moi de voir du moins Adélaïde que j'étois persuadé de bonne-foi que ce bien me suffiroit : aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avoient paru plusieurs années : je fus présenté à Bénavidès, qui me mit aussi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu Madame de Bénavidès ; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit que son chien avec elle. Elle étoit négligée, il y avoit dans sa démarche un air de langueur ; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets sans en regarder aucun. Mon Dieu ! que cette vue me causa de trouble ! Je restai appuyé sur la fenêtre tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre, mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux sur moi ; j'en devois être bien-aise, puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai ; je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble & d'agita-

tion que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître, mais je sentois que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se présentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit aussi une espece d'inquiétude ; il venoit me voir travailler assez souvent, il me traitoit, malgré la distance qui paroissoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché. Je ne l'étois cependant point. Ses agréments & son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance ; je craignois en lui un rival, j'appercevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne pour ne pas venir de la même cause ; & ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune, vous êtes amoureux, me dit-il ; la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur ; dites-le moi ; si je puis quelque chose pour vous, je m'y emploierai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion ; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fusse amoureux, mais je lui dis que ma fortune étoit telle qu'il n'y avoit que le temps qui pût lui apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus ſeul, je fis mille réflexions ſur la converſation que je venois d'avoir ; je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de ſa belle-ſœur : toutes ſes démarches que j'examinois avec attention, me confirmerent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux ; mon eſtime pour Adélaïde éloignoit ce ſentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendoit des ſoins, même des ſervices, ne lui fît ſentir d'une maniere plus fâcheuſe encore pour moi, que mon amour ne lui avoit cauſé que des peines.

J'étois dans cette diſpoſition lorſque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. Je ne ſçais, lui diſoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajuſtements que l'on fait à cet appartement. Vous ſavez que je ne ſuis pas ſenſible à ces choſes-là. J'oſe eſpérer, lui-dis-je, Madame, en la regardant, que ſi vous daignez jetter les yeux ſur ce qui eſt ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaiſance. Adélaïde frappée de mon ſon de voix, me reconnut auſſi-tôt ; elle baiſſa les yeux quelques inſtants, & ſortit de la chambre ſans me regarder, en diſant que l'odeur de la peinture lui faiſoit mal.

Je reſtai confus, accablé de la plus vive douleur : Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard ſur moi ; elle m'avoit refuſé juſqu'aux

marques de ſa colere. Que lui ai-je fait, diſois-je ? Il eſt vrai que je ſuis venu ici contre ſes ordres ; mais ſi elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma paſſion. Je concluois enſuite que, puiſqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs ; cette penſée me donna une douleur ſi vive & ſi nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent qui venoit de temps en temps me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il ? Que vous eſt-il arrivé ? Je ſuis perdu, lui répondis-je ; Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je ! eſt-il bien poſſible ? Hélas ! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment ! Par combien de peines, par combien de tourments ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférois à tout, ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une ſi douce joie.

Je fus encore long-temps à me plaindre, ſans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cauſe de mes plaintes ; il ſut enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jetter dans le déſeſpoir où vous êtes ; Madame de Bénavidès eſt ſans doute offenſée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence ; que ſavez-vous même ſi elle n'a point craint de ſe trahir, ſi elle vous eût regardé ? Non, non, lui

dis-je,

dis-je, on n'eſt point ſi maître de ſoi quand on aime; le cœur agit ſeul dans un premier mouvement. Il faut, ajoutai-je, que je la voie; il faut que je lui reproche ſon changement. Hélas! après ce qu'elle a fait devoit-elle m'ôter la vie d'une maniere ſi cruelle? Que ne me laiſſoit-elle dans cette priſon? j'y étois heureux, puiſque je croyois être aimé.

Saint-Laurent qui craignoit que quelqu'un ne me vit dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions; je paſſai la nuit entiere à me tourmenter. Je n'avois pas un ſentiment qui ne fût auſſi-tôt détruit par un autre: je condamnois mes ſoupçons, je les reprenois, je me trouvois injuſte de vouloir qu'Adélaïde conſervât une tendreſſe qui la rendoit malheureuſe. Je me reprochois dans ces moments de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en ſuis plus aimé, diſois-je à Saint-Laurent, ſi elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler, mais ce ſera ſeulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part: ma douleur que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette réſolution: il fut conclu que je partirois auſſi-tôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que Dom Gabriel iroit à la chaſſe, où il alloit aſſez ſouvent, & celui où Bénavidès ſeroit occupé à ſes affaires domeſtiques, auxquelles il travailloit certains jours de la ſemaine.

Il me fit promettre que , pour ne faire naître aucun soupçon , je travaillerois comme à mon ordinaire , & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage ; j'avois, presque sans m'en appercevoir , quelqu'espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir ; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon , & chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment. Je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage , quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement ; je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je savois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin , & j'avois entendu Bénavidès dans une salle basse parler avec un de ses Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle. Elle voulut s'échaper aussi-tôt qu'elle m'aperçut ; mais la retenant par sa robe : ne me fuyez pas , lui dis-je , Madame , laissez-moi jouir pour la derniere fois du bonheur de vous voir ; cet instant passé , je ne vous importunerai plus ; j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai causés , & de la perte de votre cœur. Je souhaite que Dom Gabriel , plus fortuné que moi... Adélaïde que la surprise & le trouble avoient jusques-là empêché de parler ,

m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi : quoi ! me dit-elle, vous oſez me faire des reproches ? vous oſez me ſoupçonner, vous ?.....

Ce ſeul mot me précipita à ſes pieds : non, ma chere Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe ; pardonnez un diſcours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, & que vous ne me voyiez jamais : ſongez que c'eſt pour vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde ; voulez-vous faire croire que je ſuis la plus criminelle ? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez ; mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoique Adélaïde m'eut dit pluſieurs fois de me lever ; j'étois reſté à ſes genoux ; ceux qui aiment ſavent combien cette attitude a de charmes. J'y étois encore que Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre. Il ne me vit pas plutôt aux genoux de ſa femme, que venant à elle l'épée à la main : tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement ſi je ne me fuſſe jetté au-devant d'elle : je tirai en même-temps mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Bénavidès, en me donnant un coup qui me bleſſa à l'épaule. Je n'aimois pas aſſez la vie pour la défendre, mais je haiſſois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de ſa femme, ne me laiſſoit plus l'uſage de la raiſon ; j'allai ſur lui, je lui portai un

coup qui le fit tomber ſans ſentiment.

Les Domeſtiques que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés, entrerent dans ce moment; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître : pluſieurs ſe jetterent ſur moi, ils me déſarmerent ſans que je fiſſe aucun effort pour me défendre : la vue de Madame de Bénavidès qui étoit à terre fondant en larmes auprès de ſon mari, ne me laiſſoit de ſentiment que pour ſes douleurs. Je fus traîné dans une chambre où je fus renfermé.

C'eſt-là que, livré à moi-même, je vis l'abyme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de ſon mari, que je croyois alors tué à ſes yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des ſoupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point! j'avois cauſé ſes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence; je me repreſentois l'état où je l'avois laiſſée; tout le reſſentiment dont elle devoit être animée contre moi : elle me devoit haïr, je l'avois mérité. La ſeule eſpérance qui me reſta, fut de n'être pas connu : l'idée d'être pris pour un ſcélérat, qui, dans toute autre occaſion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit juſtice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette penſée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus ſurpris, en voyant entrer Dom Gabriel. Raſſurez-vous, me dit-il, en s'ap-

prochant, je viens par ordre de Madame de Bénavidès : elle a eu aſſez d'eſtime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un ſoupir qu'il ne put retenir, auroit-elle penſé différemment, ſi elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à ſa confiance : je vous ſauverai & je la ſauverai, ſi je puis. Vous ne me ſauverez point, lui dis-je à mon tour ; je dois juſtifier Madame de Bénavidès, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de ſuite mon projet de ne point me faire connoître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, ſi mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez : mais ſa bleſſure, quoique grande, peut n'être pas mortelle ; & le premier ſigne de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Bénavidès dans ſon appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a ſoupçonnée, & que vous vous perdriez ſans la ſauver. Sortons, ajouta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Bénavidès, m'écriai-je ? Non, je ne puis me réſoudre à me tirer d'un péril où je l'ai miſe, & à l'y laiſſer. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre préſence ne peut que rendre ſa condition plus fâcheuſe. Hé bien ! lui dis-je, je fuirai, puiſqu'elle le veut & que ſon intérêt le demande. J'eſpérois en ſacrifiant ma vie, lui donner du moins quelque pitié : je ne méritois pas cette conſolation. Je ſuis un malheureux indigne de mourir pour

elle. Protégez-la, dis-je à Dom Gabriel ; vous êtes généreux, ſon innocence, ſon malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'eſt échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidès me ſont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me croirois payé ſi je pouvois encore penſer qu'elle n'a rien aimé. Comment ſe peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le ſien ne vous ait pas ſuffi ? Mais ſortons, pourſuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne ſourde ; & me fit traverſer les cours du Château. J'étois ſi plein de rage contre moi-même que, par un ſentiment de déſeſpéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conſeillé, en me quittant, d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château : il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maiſon pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je ferai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un Religieux de la maiſon à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-temps autour du Château, je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner : mais le déſir de ſavoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abatte-

ment & le ſang qu'il apperçut ſur mes habits, lui firent craindre que je ne fuſſe bleſſé. Il me le demandoit quand il me vit tomber en foibleſſe; un Domeſtique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maiſon pour viſiter ma plaie ; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois ſouffert.

Quand je fus ſeul avec le Pere à qui j'étois adreſſé, je le priai d'envoyer à une maiſon du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent : j'avois jugé qu'il s'y ſeroit refugié ; je ne m'étois pas trompé, il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême quand il ſut que j'étois bleſſé ; il s'approcha de mon lit pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me ſauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt Madame de Bénavidès ; ſachez ce qui ſe paſſe, ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & ſongez que ce que je ſouffre eſt mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois ; il ſortit dans l'inſtant pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant la fievre me prit avec beaucoup de violence : ma plaie parut dangereuſe, on fut obligé de me faire de grandes inciſions ; mais les maux de l'eſprit me laiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Bénavidès, comme je l'avois vue en ſortant de ſa chambre, fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit ; je

repassois les malheurs de sa vie, je me trouvois par-tout : son mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi, & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée. Quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés ; elle devoit me haïr. Cette idée si douloureuse, si accablante, je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours ; il me dit que Bénavidès étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paroissoit inconsolable, que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne savois ce que je devois désirer ! tous les événements étoient contre moi ; je ne pouvois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Bénavidès.

Le Religieux qui me servoit prit pitié de moi : il m'entendoit soupirer continuellement, il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été long-temps dans le monde, & que divers accidents avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours, il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moyen lui réussit ; il gagna peu à peu ma confian-

ge ; peut-être auſſi ne la dût-il qu'au beſoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui à meſure que je lui contois mes malheurs ; il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans perſonne plus de vraie bonté ; je lui répétois mille fois les mêmes choſes, il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentiments.

C'étoit par ſon moyen que je ſavois ce qui ſe paſſoit chez Bénavidès ; ſa bleſſure le mit long-temps dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jérôme, c'étoit le nom de ce Religieux : il me dit enſuite que tout paroiſſoit tranquille dans le Château ; que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que ſa ſanté étoit très-languiſſante : il ajouta qu'il falloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois, que mon ſéjour pouvoit être découvert & cauſer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fuſſe en état de partir ; j'avois toujours la fievre, ma plaie ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Jérôme étoit triſte & rêveur : il détournoit les yeux, il n'oſoit me regarder, il répondoit avec peine à mes queſtions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui, d'ailleurs les malheureux ſont plus ſenſibles que les autres. J'allois lui demander le ſujet de ſa mélancolie, lorſque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit

dans la maiſon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eſt ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien ; pourquoi ce myſtere ? vous me faites trembler ! que fait Madame de Bénavidès ? par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je ſuis. Je voudrois pouvoir vous y laiſſer toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embraſſant. Ah ! m'écriai-je, elle eſt morte, Bénavidès l'a ſacrifiée à ſa fureur. Vous ne me répondez point. Helas ! je n'ai donc plus d'eſpérance. Non, ce n'eſt point Bénavidès, reprenois-je, c'eſt moi qui lui ai plongé le poignard dans le ſein ; ſans mon amour elle vivroit encore. Adélaïde eſt morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais. Elle eſt morte, & je vis encore ! que tardai-je à la ſuivre, que tardai-je à la venger ! Mais non, ce ſeroit me faire grace que de me donner la mort : ce ſeroit me ſéparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit r'ouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée : je perdis tant de ſang que je tombai en foibleſſe ; elle fut ſi longue que l'on me crut mort. Je revins enfin après pluſieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entrepriſſe quelque choſe contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon déſeſpoir prit alors une autre forme. Je reſtai dans un morne ſilence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis deſſein d'aller dans quelque lieu où je puſſe être en proie à toute ma douleur. J'imaginois preſque un plaiſir à me rendre encore plus miſérable que je ne l'étois.

Je ſouhaitai de voir Dom Gabriel, parce que ſa vue devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener : ils vinrent enſemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'aſſit auprès de mon lit : nous reſtâmes tous deux aſſez long-temps ſans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je rompis enfin le ſilence. Vous êtes bien généreux, Monſieur, de voir un miſérable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr. Je vous ſupplie, lui dis-je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur ; l'éclairciſſement que je vous demande préviendra peut-être des événements que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il : n'importe, il faut vous ſatisfaire, vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire que vous n'êtes pas ſeul à plaindre ; mais je ſuis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidès quand elle devint ma belle-ſœur ; mon frere, que des affaires conſidérables avoient attiré à Bordeaux, en devint amoureux ; & quoique ſes rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſais par quelle raiſon le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de temps après ſon mariage, il la mena dans ſes terres ; c'eſt-là où je la vis pour la premiere fois ;

si sa beauté me donna de l'admiration ; je fus encore plus enchanté des graces de son esprit & de son extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes ; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma maîtresse, offensé des refus de mon frere, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser ; & m'avoit déclaré, & à sa fille, que ce temps expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours ; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps qui m'avoit été prescrit, s'écouloit ; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir ; les réponses que je lui faisois, ne la satisfirent pas : il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes : elles me parurent injustes ; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée ; & le dépit, joint aux instances de son pere, la déterminerent à se marier : elle m'instruisit elle-même de son sort. Sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre : elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore ; je ne pus apprendre sans une véri-

table douleur, que je la perdois : je craignois qu'elle ne fut malheureuſe, & je me reprochois d'en être la cauſe.

Toutes ces différentes penſées m'occupoient : j'y rêvois triſtement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoiſſez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidès : elle s'apperçut de ma triſteſſe, elle m'en demanda la cauſe avec amitié : une ſecrette répugnance me retenoit. Je ne pouvois me réſoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaiſir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvements ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore oſé approfondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur : je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de Mademoiſelle de N... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle ; peut-être aurois-je obtenu de Monſieur votre frere le conſentement qu'il vous refuſoit. Mon Dieu ! que je vous plains, & que je la plains : elle ſera aſſurément malheureuſe ! La pitié de Madame de Bénavidès pour Mademoiſelle de N... me fit craindre qu'elle ne prît pour moi des idées déſavantageuſes ; & pour diminuer cette pitié, je me preſſai de lui dire que le mari de Mademoiſelle de N... avoit du mérite, de la naiſſance, qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que ſa fortune deviendroit encore plus conſidérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, ſi vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuſe ; rien

ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime : c'eſt une cruelle choſe, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle ſoupira pluſieurs fois pendant cette converſation ; je m'apperçus même qu'elle avoit peine à retenir ſes larmes.

Après m'avoir dit encore quelque mot, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la ſuivre ; je reſtai dans un trouble que je ne puis exprimer : je vis, tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir juſques-là, que j'étois amoureux de ma belle-ſœur, & je crus voir qu'elle avoit une paſſion dans le cœur. Je me rappellai mille circonſtances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la ſolitude, ſon éloignement pour tous les amuſements dans un âge comme le ſien, ſon extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitements de mon frere, me parut alors avoir une autre cauſe. Que de réflexions douloureuſes ſe préſenterent en même-temps à mon eſprit ! Je me trouvois amoureux d'une perſonne que je ne devois point aimer, & cette perſonne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, diſois-je, mon amour, quoique ſans eſpérance, ne ſeroit pas ſans douceur ; je pourrois prétendre à ſon amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout ; mais cette amitié n'eſt plus rien pour moi, ſi elle a des ſentiments plus vifs pour un autre. Je ſentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une paſſion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le deſſein de m'éloigner, & je rentrai au Château pour

dire à mon frere que j'étois obligé de partir; mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes résolutions; cependant pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air & des manieres qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié, je voulus entrer dans votre confidence: mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Bénavidès; car malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, & je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La maniere dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre le jour malheureux où vous blessâtes mon frere. Jugez de ma surprise quand, à mon retour, j'appris tout ce qui s'étoit passé; mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & jettoit de temps en temps des regards terribles sur Madame de Bénavidès. Il m'appella aussi-tôt qu'il me vit; délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi: faites-la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose, mais M. de Bénavidès m'interrompit au premier mot; faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir ; je m'approchai de ma belle-sœur, je la priai que je puſſe lui parler dans ſa chambre : elle avoit entendu les ordres que ſon mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrerent de douleur : je n'oſai y répondre dans le lieu où nous étions ; mais elle ne fut pas plutôt dans ſa chambre que, la regardant avec beaucoup de triſteſſe, quoi ! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre perſécuteur, moi qui ſens vos peines comme vous-même ; moi qui donnerois ma vie pour vous ! Je frémis de le dire ; mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque temps dans un lieu ſûr ; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne ſais ſi M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle, je ſais ſeulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai quoi qu'il m'en puiſſe coûter. Elle ſe tut quelques moments, & reprenant la parole : je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entiere confiance, la plus grande marque d'eſtime que je puiſſe vous donner ; auſſi-bien l'aveu que j'ai à vous faire m'eſt-il néceſſaire pour conſerver la vôtre : allez retrouver votre frere, une plus longue converſation pourroit lui être ſuſpecte ; revenez enſuite le plutôt que vous pourrez.

Je ſortis comme Madame de Bénavidès le ſouhaitoit ; le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laiſſât entrer perſonne dans la chambre de M. de Bénavidès ; je courus retrouver ſa femme, agité de

de mille pensées différentes : je desirois de savoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu ; l'amour que vous aviez pris pour elle, le premier moment que vous l'aviez vue. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de D. Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre que mes larmes, qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon désespoir, commencerent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé : quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente ! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle : elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez ; qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Bénavidès. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle, vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend, car je le connois ; dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices

plutôt que de déclarer ce qu'il eſt. Il eſt bien payé de ce qu'il ſouffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foibleſſe, repliqua-t-elle, mais vous avez dû voir que ſi je n'ai pas été maîtreſſe de mes ſentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puiſſe condamner. Hélas! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas beſoin de vous juſtifier; je ſais trop, par moi-même, qu'on ne diſpoſe pas de ſon cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en uſage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge: mais j'oſe vous dire qu'il n'eſt peut-être pas le plus malheureux.

Je ſortis en prononçant ces paroles, ſans oſer jetter les yeux ſur Madame de Bénavidès; je fus m'enfermer dans ma chambre pour réſoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer; mais je ne ſavois pas ſi je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois ſouffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faiſoit connoître à quel point j'étois amoureux; il falloit m'affranchir d'une paſſion ſi dangereuſe pour ma vertu, mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès, ſeule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irréſolutions, je me déterminai à ſecourir Madame de Bénavides, & à l'éviter avec ſoin; je ne pus lui rendre compte de votre évaſion que le lendemain: elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'appercevoir que ſon

affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoissance que je lui avois donnée de mes sentiments : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma presence lui causoit

Je fus plusieurs jours sans la voir ; le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un événement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible ; mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire, je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'espere qu'il connoîtra mon innocence, & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentiments que je vous ai laissé voir : je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sais même si je pourrai en triompher ; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison ; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, Madame,

lui dis-je ; vous ne ſerez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le ſoin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement, en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoiſſois. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagements que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raiſons de faire mon devoir. Ce moyen me réuſſit ; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes ſentiments à l'amitié ; je lui diſois naturellement le progrès que je faiſois, elle m'en remercioit comme d'un ſervice que je lui aurois rendu : & pour m'en récompenſer, elle me donnoit de nouvelles marques de ſa confiance. Mon cœur ſe révoltoit encore quelquefois ; mais la raiſon reſtoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été aſſez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin ; il ne voulut jamais accorder à ſa femme la permiſſion de le voir, qu'elle lui demanda pluſieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à ſon tour ; ſa jeuneſſe la tira d'affaire, & j'eus lieu d'eſpérer que ſa maladie avoit attendri ſon mari pour elle, quoiqu'il ſe fût obſtiné à ne la point voir, quelque inſtance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de ſon mal ; il demandoit de ſes nouvelles avec quelque ſorte d'empreſſement.

Elle commençoit à ſe mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller : j'ai une affaire

importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Sarragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place : j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pere, & il m'en a tenu lieu. Je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me résoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Bénavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir? Il me parut que je l'avois ébranlé. Je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidès, me dit-il, de la passion du monde la plus forte : elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le temps & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeller ses fureurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie. Je sais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Bénavidès, mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frere. Un des principaux domestiques de la maison, à qui je me

confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en inſtruire. Après ces précautions que je crus ſuffiſantes, je pris la route de Sarragoſſe : il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé que je n'avois eu aucune nouvelle. Ce long ſilence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domeſtique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ, M. de Bénavidès l'avoit mis dehors, & tous ſes camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en liſant ſa lettre, & ſans m'embarraſſer des affaires dont j'étois chargé, je pris ſur le champ la poſte.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès ; mon frere qui me l'écrivit lui-même, m'en parut ſi affligé que je ne ſaurois croire qu'il y ait eu part : il me mande que l'amour qu'il avoit pour ſa femme l'avoit emporté ſur ſa colere, qu'il étoit prêt de lui pardonner quand la mort la lui avoit ravie ; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquieme jour. J'ai ſu depuis que je ſuis ici, où je ſuis venu chercher quelque conſolation auprès de Dom Jérôme, qu'il eſt plongé dans la plus affreuſe mélancolie : il ne veut voir perſonne, il m'a même fait prier de ne pas aller ſi-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel ; les lieux où j'ai vu la malheureuſe Madame

de Bénavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur : il ſemble que ſa mort ait réveillé mes premiers ſentiments, & je ne ſais ſi l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai réſolu de paſſer en Hongrie, où j'eſpere trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel ceſſa de parler ; je ne pus lui répondre, ma voix étoit étouffée par mes ſoupirs & par mes larmes : il en répandoit auſſi-bien que moi. Il me quitta enfin ſans que j'euſſe pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je reſtai ſeul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur. Le déſir d'exécuter ce projet hâta ma guériſon : après avoir langui ſi long-temps, mes forces commencerent à revenir ; ma bleſſure ſe ferma, & je me vis en état de partir en peu de temps. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de ſa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié ; j'aurois voulu y répondre, mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, & je n'avois de ſentiments que pour la pleurer. Je cachai mon deſſein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obſtacle : j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponſe dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé ; je finiſſois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la

vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin, je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de Madame de Bénavidès & son portrait, que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent. Je vins, sans presque m'arrêter, à l'Abbaye de la T.... Je demandai l'habit en arrivant; le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture & les austérités ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces: ma douleur m'occupoit si entiérement que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, & je fus reçu: l'assurance que j'avois par-là que mes larmes ne seroient point troublées, & que je passerois ma vie entiere dans cet exercice, me donna quelque espece de consolation: l'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chere, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du Cloître, parce que tout m'étoit également indifférent.

J'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois ; là je relisois cette lettre, je regardois le portrait de ma chere Adélaïde ; je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus triste.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appellé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un Religieux ; il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier Sacrement, lorsqu'il demanda au Pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abyme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints Religieux m'ont honorée : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse, qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée pour l'intérêt de mon amant d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de

malheurs. Mon mari & mon amant se blesserent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade ; je n'étois pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, & me fit passer pour morte. Je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere : mais que dis-je, ô mon Dieu ! j'ose appeller cruauté l'instrument dont vous vous serviez pour me punir. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements : bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté ; le même Domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite ; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise. A peine y étois-je que je distinguai, parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon

cœur : je crus être séduite par la force de mon imagination , je m'approchai , & malgré le changement que le temps & les austérités avoient apporté sur son visage , je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je , grand Dieu ! à cette vue ! de quel trouble ne fus-je point agitée ! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte , je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies , ô mon Dieu ! & vous vous servîtes de ma propre misere pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois ; & pour ne m'en plus séparer , après avoir congédié mon conducteur , je me présentai à vous , mon Pere. Vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans votre maison , vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices ? un cœur plein de passion , tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui , permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtois à respirer le même air , à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas , je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre , & je me trouvois dans ces moments payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien : sans cette crainte , j'aurois peut-

être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la regle du ſaint Fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort ſanctifier la vie de ſes Religieux, en leur ordonnant à tous de ſe creuſer chacun leur tombeau, je ſuivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes ſi honteuſes : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creuſoit, me pénétrerent d'une affliction ſi vive qu'il fallut m'éloigner pour laiſſer couler des larmes qui pouvoient me trahir. Il me ſembloit depuis ce moment que j'allois le perdre; cette idée ne m'abandonnoit plus : mon attachement en prit encore de nouvelles forces; je le ſuivois par-tout, & ſi j'étois quelques heures ſans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'uſage de la maiſon, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quittée : mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru pluſieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque choſe qu'il avoit tiré de ſon ſein. Sa rêverie étoit ſi profonde que j'allai à lui, & que j'eus le temps de conſidérer ce qu'il tenoit, ſans qu'il m'apperçût : quel fût mon étonnement quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuſe victime d'une paſſion criminelle : je vis Dieu irrité,

appesantir sa main toute-puissante sur lui ; je crus que cet amour que je portois jusqu'aux pieds des Autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes Autels ; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois ; c'étoit pour lui que je versois des larmes : c'étoit son intérêt qui m'emmenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foiblesse ; ma priere, toute insuffisante, toute profane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée : votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances : je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il considere ce qu'il a si follement aimé ; qu'il jette les yeux sur moi ; qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt ; à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche : j'implore le secours des prieres de ces saints Religieux ; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnois indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus ten-

dre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris ; mais quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis de si douloureux, que les Religieux vinrent à moi, & me releverent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde ; je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours ! Quoi ! vous avez été si long-tems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue ; nous ne nous séparerons du moins jamais : la mort moins barbare que mon pere, ajoutai-je en la serrant entre mes bras ; va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle ; le Pere Abbé attendri de ce spectacle, tâcha, par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force ; on m'entraîna dans une cellule où le Pere Abbé me suivit. Il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui dis-je, Adélaïde ; pourquoi m'en avez-vous séparé ? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux. Par pitié, ajoutai-

je, en me jettant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir; que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire : & vous, mon Pere, je vous demande cette derniere grace, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres; je vous promettrai, à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé, par compassion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses Religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande, & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN.



GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart